

Les GENTILLES PRINCESSES seront-elles de méchantes REINES ?

Volume 2



Grégoire Kocjan

Illustré par Léo Méar

L'atelier du poisson soluble

COLLECTION EN QUEUE - DE - POISSON

Les GENTILLES PRINCESSES seront-elles de méchantes REINES ?

PROLOGUE ou Préliminaires	4
PÉTRA ou Le terrible secret	7
ANDRÉA ou Le jour et la nuit – chapitre I	27
PRINCESS' SECRETS	36
ANASTASIA ou La traque	39
ANDRÉA ou Le jour et la nuit – chapitre II	53
CLAUDIA ELISABETH MARIA ou Le concours	69
PRINCESS' SECRETS	76
BARIDBARAN ou Une histoire exagérée ?	79
ANDRÉA ou Le jour et la nuit – chapitre III	95
LES GENTILLES PRINCESSES SERONT-ELLES DE MÉCHANTES REINES ?	119

Les GENTILLES PRINCESSES seront-elles de méchantes REINES ?

Volume 2

À la mémoire de la grande,
à la santé de la grosse.
G. K.

Pour Les trois Mousquetaires,
Mathurin Cornelius,
Guillaume et Marie.
L. M.



Grégoire Kocjan

Illustré par Léo Méar

PROLOGUE

ou

Préliminaires

- Oooh !
- Aaah !
- Je t'aime.
- Moi aussi je t'aime.
- Ay, tu me plais...
- Oh oui !
- Tu me plais di-gue di-gue don !
- Ta peau est douce.
- Toi, tes cheveux sentent si bon.
- Mmm...
- J'aime tes mains, tes jambes, ta bouche...
- Et mes fesses, comment tu les trouves mes fesses ?

- “ TOC ! TOC ! TOC ! »
- Oui, entrez. Qu'est-ce que c'est ?
- Excusez-moi, c'était juste pour vous dire que les enfants ont commencé à lire le livre... Alors si vous pouviez vous calmer un petit peu et arrêter de vous tripoter parce que ça devient gênant, là.
- Désolé. On est prêts... Pas de soucis.
- Merci. Allez, c'est parti !
- Tes fesses, je les adore.
- Hi ! Hi ! Hi ! Ça chatouille...
- MAIS CHUT ! Enfin...

PÉTRA

ou

Le terrible secret

Les légendes, les contes et le registre de l'état civil nous racontent toujours des mariages malheureux avec des princesses forcées d'épouser de vilains princes abrutis ou de vieux rois veufs et décatis. Mais ce n'est pas rendre justice à cet acte de foi, ô combien sacré, qu'est le mariage. Car parfois, même lorsqu'il est arrangé par les familles, pour des raisons obscures et politiques, la mayonnaise prend, l'amour se répand et les deux tourtereaux s'aiment d'un amour éperdu. C'en est beau à pleurer. S'ils avaient des ailes on les verrait s'envoler.

Et c'est bien ce qui se passa avec Pétra, jeune princesse de l'ancienne République batave, héritière de l'ensemble du royaume de Nederland. Une belle petite Hollandaise à la tête bien faite,

aux pommettes roses et aux lèvres plus douces que la plus douce des tulipes. Le tout était orné d'une chevelure blonde toujours ondulante, comme coiffée par des moulins à vent. C'était LA princesse PAR-FAITE.

Le prince, nommé Arnbjörndjøføhdjaarik en hommage à son arrière-grand-père viking et dyslexique – mais qu'on appelait Fred pour simplifier –, n'était pas mal non plus. Nordique de la tête aux pieds et de racines scandinaves, son corps était aussi robuste que les troncs dont on faisait les drakkars. La princesse Pétra aimait tout de suite se réfugier entre ses bras, larges comme des rames. Il l'enlaçait délicatement, la mettant à l'abri des intempéries comme au fond d'un fjord. C'était LE prince PAR-FAIT. D'ailleurs, ses cheveux à lui ondoyaient tout autant et il n'était pas rare de les voir s'emmêler aux boucles dorées de la princesse. À la suite du mariage, les deux amoureux s'installèrent dans l'aile ouest du château. Un vrai petit cocon, douillet et confortable, qui sentait bon l'amour et la poudre à récurer à la lavande.

Le soir, après avoir lancé une flambée dans l'âtre de la chambre, ils se blottissaient sous les couvertures, l'un contre l'autre, yeux dans les yeux, bouche contre bouche, tout entortillés. Le prince, qui avait le sommeil lourd, sombrait toujours le premier. La princesse, quant à elle, gigotait un peu, chauffant sa place avant de s'endormir paisiblement.

Pourtant, un soir, le prince se réveilla en sursaut quelques minutes après s'être endormi. Il était contrarié. « Flûte ! lança-t-il. J'aurais dû couper la tête de ce dragon au lieu de juste lui transpercer le cœur... Ça m'embête ! » Voilà le

genre de petits soucis qu'on ramène à la maison quand on est un héros consciencieux. Bref, il se retourna, pensant trouver son épouse endormie à ses côtés, mais la place était vide. Il alluma une chandelle pour éclairer la chambre... personne. Assis sur le lit, il attendit quelques instants le retour de sa belle mais s'endormit à nouveau. Le sommeil est parfois plus fort que le plus fort des chevaliers.

Au petit matin, Pétra était là, près de lui, moelleuse comme un croissant chaud.

– Bonjour mon amour, chuchota le prince à son oreille.

– Mmfmgmufff, grommela la princesse qui n'était pas trop du matin.

– Tu t'es relevée cette nuit ? Je ne t'ai même pas entendue te recoucher...

– Pas du tout ! répondit Pétra brusquement en passant sa main dans ses cheveux à peine défaits.

– Mais si ma chérie. Rappelle-toi, hier soir, juste après s'être endormis...

– Tu te trompes Fred, dit-elle sèchement. Je n'ai pas quitté notre lit de la nuit.

Elle tira les rideaux pour laisser entrer le soleil puis se mit à chantonner en faisant sa toilette, qui consistait à appliquer deux gouttes d'eau sur ses joues, car la princesse était toujours propre et sentait toujours bon. Bien qu'étonné de l'attitude étrange de son épouse, Fred ne s'en formalisa pas, pensant juste avoir rêvé.

Pourtant cette absence avait bien eu lieu. Elle se reproduisit même le lendemain ainsi que la nuit suivante et encore la nuit qui suivait la suivante. En vérité, tous les soirs, juste après que le prince se fut endormi, Pétra se glissait hors du lit conjugal, sans bruit, déposait sur ses épaules un petit châle de laine et filait pieds nus, munie d'une simple torche à la main, dans les couloirs sombres du château. Fred tenta à nouveau de parler de ces étranges disparitions mais toujours la princesse niait ou faisait mine de ne pas entendre. Quel mystère Pétra pouvait-elle bien cacher ?

Le prince décida de se confier à son beau-père le roi, avec qui il entretenait une belle relation franche et virile.

– Ô mon roi, je souhaite solliciter une audience privée auprès de vous pour obtenir conseil afin que votre sagesse puisse éclairer la pénombre des méandres de mon questionnement.

– Pff... ! ben dis donc, elle est longue ta phrase mon gars, répondit le roi. Parle librement à ton souverain comme l'autorise ton rang de chevalier. Tu es mon fils par alliance et à ce titre, je veux bien cesser un instant de roupiller pour ouïr ta requête.

– Je suis très embêté Sire. À plusieurs reprises, j'ai surpris votre fille qui quittait notre couche en pleine nuit, pour disparaître dans les profondeurs du château. Impossible de savoir où elle va, ni même de lui en parler. Sauriez-vous, par hasard, où elle se précipite ainsi comme prise d'une démence soudaine ?

Le roi blêmit sur son trône.

– Par saint Michel terrassant le dragon, chuchota-t-il dans sa barbe, voilà que ça recommence...

– Qu'est-ce qui recommence ? Je vous en supplie, parlez mon roi ! Je suis l'héritier de la couronne, j'ai le droit de savoir.

– Personne ne doit savoir ce genre de choses, fils. Moi-même, j'en ignore tout.

Le souverain se leva pour faire quelques pas, entraînant le prince dans sa marche.

– Vois-tu Arnbjörnjøf... euh... vois-tu Fred, j'ai vécu cette situation avec la mère de Pétra, feu notre chère reine. Tu ne l'as point connue car elle nous a quittés l'année de la folle peste noire. Quelle hécatombe dans le pays ! On ramassait les cadavres à la fourche. C'est là que Sa Majesté est morte...

– Maudite peste ! pestla le prince.

– Enfin... en vérité, elle s'est juste étouffée avec la ficelle qui entourait le lard, qui bardait la caille, qui contenait la farce, qui avait macéré dans de la bière, qui avait été brassée par des moines, qui venaient de Bavière.

– Ben dis donc !

– Oui, car mon épouse, en toute situation, ne perdait jamais l'appétit. Bref, dès les premières nuits qui suivirent nos noces, elle commença à disparaître juste après le coucher, alors qu'elle me pensait endormi.

– C'est incroyable ! C'est exactement ce qui se passe dans mon cas. Mais où se rendait-elle ?

– Je ne le sais pas et ne l'ai jamais su. C'est un secret de princesse qui doit rester secret pour nous autres, hommes d'action et de combats. À l'époque, j'étais comme toi, curieux et impatient, mais mon père m'a vivement conseillé, comme je te le conseille aujourd'hui, d'oublier ce détail et de simplement vivre le bonheur de l'amour pleinement.

– Mais enfin, je m'inquiète !

Le roi s'approcha du prince et continua à mi-voix.

– Écoute mon garçon. C'est mon père qui me l'a dit et il tenait ça du père de son père : il paraîtrait que toutes les princesses sont aussi des sorcières !

– C'est impossible... pas ma Pétra ! s'effondra le prince.

– Allez mon p'tit gars, ressaisis-toi et surtout oublie tout ce que je viens de te dire. Accompagne-moi donc à la chasse ! Nous abattrons chacun dix cerfs et ensuite nous irons boire quelques chopes de bière en regardant un bon tournoi. Voilà ce qui doit intéresser les hommes tels que nous ! Moi je suis pour les étendards bleus et toi ?

Voilà qui était dit et ordonné par le roi. Cependant, bien que le prince se soumit à l'autorité de son monarque, il ne put se résoudre à accepter cette situation. Sa bien-aimée, d'une beauté et d'un caractère si remarquables, ne pouvait en aucun cas être une sorcière. Il en était certain et devait éclaircir ce mystère.

Une nuit, il décida de suivre son épouse afin de découvrir où la menaient ses escapades nocturnes. Une fois au lit, il prétexta une grosse

fatigue à cause d'un dragon à deux têtes qui lui avait donné pas mal de fil à retordre dans l'après-midi et fit semblant de s'endormir en simulant quelques ronflements. Le subterfuge fonctionna à merveille. Pétra se leva aussitôt, attrapa son châle et partit dans l'obscurité munie de sa torche.

Le prince sauta à son tour hors du lit et suivit la princesse sur la pointe des pieds. Il se dissimula habilement derrière les piliers en se dirigeant grâce aux reflets vacillants du flambeau sur les voûtes. La jeune fille filait tel le vent, comme poursuivie par un terrible danger. Puis, tout à coup, plus rien ! Plus de bruit, plus de lumière. Fred se retrouva seul dans une partie du palais qui lui était inconnue. Il avait perdu la trace de la princesse. Il faut dire que ce château était un vrai labyrinthe. Pétra, qui avait dû l'arpenter de long en large durant toute son enfance, connaissait certainement tous les passages dérobés et autres portes secrètes. Le prince retourna donc penaud dans ses appartements, qu'il eut, d'ailleurs, bien du mal à retrouver.

Le jour suivant, il coupa un fil du châle de la princesse et l'attacha au pied de la chaise sur laquelle il était posé. Quand vint la nuit et que tout fut éteint, il sentit ce petit courant d'air qui signalait que la porte de la chambre s'était entrouverte. Il regarda aussitôt la chaise : le fil de laine y était toujours bien attaché. La princesse courait donc sans savoir que son châle se détricotait derrière elle, déroulant une cordelette que le prince n'aurait aucune peine à suivre. Mais les épaules de la jeune fille étaient si menues qu'un simple mouchoir aurait pu les couvrir. Fred suivit le fil autant qu'il put mais le

bout de laine s'arrêta net au détour d'un corridor. Le brin était trop court. La princesse s'en allait trop loin.

Un autre jour, le prince offrit à sa douce une magnifique paire de ballerines pour fêter leurs noces de ficelle, c'est-à-dire leur premier mois de mariage. Pétra sauta au cou de son amoureux en le couvrant de baisers. Elle était si heureuse qu'elle ne les quitta qu'au moment du coucher. À la nuit tombée, elle fila pieds nus comme à son habitude. Mais Fred avait été malin. Il avait enduit l'intérieur des ballerines d'une peinture phosphorescente confectionnée à base de vers luisants broyés. Ce qui est assez répugnant à faire mais quand même plus facile que d'occire un dragon.

De fait, la princesse laissa derrière elle, sur les dalles du château, des centaines de petits pas montrant fatallement la direction qu'elle avait prise. Le prince suivit les empreintes mais après avoir parcouru moult escaliers, les traces s'arrêtèrent net devant un mur, comme si un fantôme l'avait traversé. Pendant un long moment il examina la paroi, espérant découvrir un mécanisme dissimulé ou une trappe qui aurait révélé un passage secret mais il ne trouva rien. Découragé, il rejoignit sa chambre et s'installa à la fenêtre, cherchant dans la fraîcheur de la nuit une nouvelle idée. C'est alors qu'il aperçut, de l'autre côté du château, une lueur dans la plus haute fenêtre de l'ancien donjon. Quelqu'un venait d'y allumer une chandelle...

Au petit matin, il apostropha un écuyer qui passait par là.



– ‘ ! ! ! !... ” !

– Quelque chose ne va pas, mon bon prince ?

– C'est que j'essaye de t'apostropher mais ce n'est pas évident à faire uniquement avec des apostrophes.

– Surtout qu'à l'écrit ça marche moins bien.

– J'ai une question : toi qui sers notre bon roi depuis tant d'années, saurais-tu me dire si l'aile est du château est encore habitée ?

– Non, pour sûr, mon bon prince ! répondit le valet. Cette partie est en ruine depuis bien longtemps. De plus, c'est fort dangereux. Un morceau de toiture s'écroule chaque année. Déjà du temps de mon grand-père, personne n'y habitait plus. C'est le Moyen Âge là-bas ! Ça date de l'époque où ils avaient inventé les cabinets mais n'avaient pas encore pensé au trou qui va avec... C'est vous dire comme c'est vieux !

– Peut-être que quelques vagabonds s'y seront installés pour l'hiver ? C'est toujours mieux que la forêt, non ?

– Impensable Monseigneur ! Depuis toujours, on dit le lieu hanté. Aucun villageois n'oserait s'y aventurer, même en plein jour.

– Tiens, tiens... Comme pas zarard ! marmonna Fred dont l'arrière-grand-père était viking mais également dyslexique, ne l'oublions pas.

Le prince enfila son armure, prit son épée et fit seller son beau cheval blanc. Il longea les douves pour se rendre à l'autre extrémité du

château, qui ne se trouvait qu'à une centaine de mètres. Franchement, il aurait pu y aller à pied mais c'était juste pour dire qu'il avait un beau cheval blanc.

Arrivé au pied de l'ancien donjon, il se fraya un chemin au milieu des ruines envahies par les ronces. Puis il escalada le mur avec souplesse et agilité, ce qui est le minimum quand on est un chevalier digne de ce nom. Il atteignit rapidement le sommet et se glissa par la petite ouverture qui faisait office de fenêtre. Et là, il découvrit bien pire que tout ce qu'il aurait pu imaginer.

La pièce obscure et humide exhalait une odeur pestilentielle, comme si on avait laissé pourrir des rats dans une soupe aux choux. Il dut mettre une étoffe contre son visage pour ne pas succomber à l'odeur démoniaque. De petits bouquets de fleurs avaient été disposés ça et là mais tous étaient fanés, comme desséchés par l'air empoisonné. Fred fit le tour de cette chambre qui avait tout du cabinet de toilette. Elle était simplement meublée d'un petit divan, d'une table et d'une commode surmontée d'un miroir. Sur des cordes à linge, des sortes d'amas poilus étaient suspendus, comme si l'on avait aplati de petits animaux pour les faire sécher. Et dans un coin, une immense marmite, sur des braises encore tièdes, contenait une eau sombre où trempaient des morceaux d'étoffe souillés de sang.

La vérité éclata aux yeux du prince. Sa tendre épouse, l'amour de sa vie, sa princesse si parfaite n'était en réalité qu'une saleté de sorcière. Il quitta les lieux et se précipita à la bibliothèque pour s'instruire de la manière la plus efficace d'exterminer ce genre de femelles du démon.

À la page 666 du *Grimoire de Maar Mithon* – célèbre enchanter notamment connu pour ses 236 recettes identiques de tarte aux pommes –, voici ce qu'il put lire :

Pour se débarrasser d'une sorcière, procéder comme suit :

1- Assommez-la durant son sommeil. (Ne la ratez pas sinon vous êtes foutu.)

2- Cassez-lui les chevilles et les poignets à l'aide d'un marteau puis suspendez-la dans un gros filet.

3- Coupez-lui la langue avec des ciseaux trempés dans de la poudre de cardamome pour qu'elle ne puisse pas vous jeter un sort avec son dialecte diabolique.

4- Crevez-lui les yeux avec une fourchette. (Rien n'a jamais prouvé que c'était utile mais ça fait toujours plaisir.)

5- Trempez-la dans l'huile, trempez-la dans l'eau (bouillante de préférence) comme pour faire un escargot tout chaud.

6- Videz-la complètement de son sang et faites du boudin que vous enterrerez sous un fayard planté si possible par un moine franciscain.

7- Si à ce stade la sorcière est encore vivante, faites-lui manger sa propre langue marinée dans du vinaigre à l'échalote en chantant le cantique Magnificat anima mea Dominum, qui est très joli à deux voix. (Si vous ne le connaissez pas bien, chantez Meunier tu dors, ça fera l'affaire.)

8- Pour finir, brûlez le corps dans votre cheminée.

(Note importante : Si la sorcière meurt avant

l'étape 6, c'est qu'il ne s'agissait pas vraiment d'une sorcière, mais juste d'une jeune fille innocente qui jouait avec son petit chaton noir. Dans ce cas, passez directement à l'étape 8 et nettoyez bien vos empreintes, c'est plus prudent.)

Fred referma le livre empli d'une profonde tristesse. Jamais il ne pourrait infliger tant de souffrance à sa belle Pétra ! Il l'aimait trop malgré le fait qu'elle soit une fiancée de Belzébuth. Qu'allait-il bien pouvoir faire ? Peut-être pourrait-il, grâce à son amour, la ramener sur le chemin de la sainteté et lui faire arrêter ses rituels sataniques. Fred croyait fort au pouvoir d'un petit bisou et d'une poésie, ce qui est assez rare chez les chevaliers.

Le soir suivant, il prétexta une chasse au dragon nocturne pour pouvoir quitter le château sans attirer les soupçons. Il patienta, caché dans la forêt, et à la nuit tombée, il escalada à nouveau le donjon. Il pénétra dans la pièce avec un peu d'avance. Cette sorcière qui avait envoûté son cœur n'était pas encore là. Il se dissimula derrière une épaisse tenture, arme à la main, et attendit. Très vite, il entendit des petits pas monter quatre à quatre l'escalier. La princesse, à bout de souffle, ouvrit la porte et la referma aussitôt derrière elle. Puis elle lâcha un énorme pet qui souleva le tissu de sa robe. « Prouuut ! »

– Eh bien ! celui-ci, il était temps qu'il sorte ! dit-elle en riant.

Elle souleva encore la fesse délicatement et trois autres petites flatulences sortirent à la suite. « Prout ! Prout ! Prrrout ! »

– Et voilà le reste de la troupe ! lança la princesse en se bouchant les narines. Houlala ! Ceux-là c'est du concentré de haricot ! Ha, ha !

Une odeur nauséabonde sauta au nez du prince toujours caché derrière le rideau. L'air irrespirable l'obligea à sortir de sa cachette.

– Au secours ! Ça empeste ! cria-t-il en se précipitant vers la fenêtre pour respirer.

La princesse pétrifiée mit ses mains devant son visage comme pour se cacher et s'écria :

– Mon Dieu, Fred ! Mais que fais-tu là ?

– Tu es prise sur le fait, vilaine sorcière ! Tu ne peux plus mentir désormais. Te voilà confondue !

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je ne suis pas une sorcière. Je suis Pétra... ton amour, ta princesse.

– Ben voyons ! Et qu'est-ce que c'est que cet endroit alors ?

La princesse fondit en larmes.

– Oh ! tu n'aurais jamais dû venir... C'est notre secret à nous, les princesses. Personne ne doit savoir.

– Que vous êtes toutes des ensorcelées, c'est ça ?

– Mais non, espèce d'idiot ! C'est la pièce secrète qui nous permet de faire ce qu'une princesse n'a jamais le droit de faire.

– Comme quoi ?

– Ben... péter, par exemple.

– Quoi ?! Vous pétez, vous... les princesses ?



– Eh oui forcément, qu'est-ce que tu crois ? Chez nous aussi faut bien que ça sorte ! En plus, avec tous les fayots que tu réclames à la cuisinière... J'essaye de tenir toute la journée mais le soir je n'en peux plus. Je me sauve jusqu'ici pour péter un bon coup... Ça fait un bien fou !

Bouleversé, le prince essayait de se remettre les idées en place.

– Tu me mens sorcière ! Tu essayes de m'amadouer. Et ces boules de poils empaillées, là, ce n'est pas l'œuvre du Malin peut-être ?

– Mais enfin, ce sont mes bandes de cire. C'est avec ça que je m'épile les jambes et les dessous de bras pour avoir toujours la peau douce !

– Parce qu'en plus de péter, t'as des poils ?

– Toutes les filles ont des poils ! Je n'y peux rien, c'est la nature.

– Et la marmite, là, continua le prince en montrant le chaudron du bout de son épée. Je vois bien que c'est pour nettoyer des traces de sang.

– Oui, c'est vrai.

– À qui appartient ce sang ? À des poulets ? Ou, pire, à de jeunes enfants innocents que tu sacrifies pour ton Maître ? Réponds femelle !

– Mais t'es un grand malade, toi ! Ce sang c'est le mien, bien évidemment !

– Pourquoi, tu saignes du nez ?

– Aïe ! Là ça va être un peu technique pour toi mon pauvre Fred. Comment te dire... Périodiquement, nous les femmes, nous perdons un peu de sang en provenance de l'utérus.

Car il y a, à l'intérieur de l'utérus, une muqueuse qui s'épaissit tous les mois, qui s'appelle la dentelle utérine et qui est là pour accueillir le petit œuf de la maman éventuellement fécondée par les spermatozoïdes du papa. Quand il n'y a pas fécondation, il se produit alors une chute d'hormones qui enflamme ces tissus et qui les évacue avec l'ovule non fécondé. C'est ce qu'on appelle les menstruations, ou les règles, si tu préfères...

– Par le cucul ?

– Non Fred, par le vagin.

– Beurk, mais c'est sale ! s'exclama le beau prince.

– Dis donc ! C'est quand même moins dégueu que les traces de frein au fond de tes caleçons, hein ! Et puis c'est avec ça qu'on fait des bébés alors un peu de respect.

– Alors du coup, tu n'es pas une sorcière ?

– Bien sûr que non ! Je suis juste une princesse... pas parfaite, tu vois. Je triche pour faire croire. Je ne sais pas pourquoi. Ça a toujours été ainsi et nous nous transmettons notre savoir de mère en fille. Je suis désolée de ne pas être comme tu l'imaginais. Mais je peux t'assurer que je t'aime. Et toi, m'aimeras-tu encore malgré cette terrible vérité ?

La princesse se mit à sangloter. Le prince s'approcha alors doucement.

– Pétra, moi aussi il faut que je te dise quelque chose.

Il prit les mains de son aimée dans les siennes et s'agenouilla.

– Tu sais le fameux dragon dont j'ai transpercé le cœur, et ainsi de suite. Ben en fait je ne

l'ai pas du tout tué. Je ne suis même pas entré dans la grotte tellement j'ai eu peur. J'ai lancé un petit caillou, pour voir, de la fumée est sortie alors je me suis enfui en courant. J'ai menti à tout le monde. Comme je suis censé être un vaillant chevalier, ça la fout mal de dire qu'on a été une vraie chochotte... D'autant que toi, tu es si parfaite dans ton rôle.

– Mais...

– Laisse-moi finir, je t'en prie. Concernant les traces dans mon slip, euh... Parfois quand on a la trouille eh bien... tu vois ce que je veux dire. Rajoute là-dessus une journée à cheval, forcément ça n'arrange rien.

– C'est bon Fred, on va arrêter avec les détails si tu veux bien.

– Je t'aime Pétra, de tout mon cœur. Je ne sais pas si je t'aimerai toujours mais je peux te dire que jusqu'à présent je t'ai toujours aimée et je crois bien que je t'aime encore plus maintenant que je sais que tu n'es pas parfaite.

– Moi, c'est notre amour que je trouve parfait, Arnbjörndjøföhdaarik.

Le prince et la princesse se serrèrent fort et s'embrassèrent avec fougue. Ils auraient bien fait l'amour là, tout de suite, par terre, mais honnêtement ça puait trop dans cette pièce alors ils décidèrent de retourner dans leur chambre.

Tout était bien qui finissait bien dans cette histoire certainement imparfaite comme l'est toute chose. Et chaque soir, au moment de s'endormir, juste après avoir soufflé les bougies, Fred chuchotait doucement à l'oreille de sa bien-aimée :

– Pétra ?

– Oui, répondait la princesse.

– ...ou pétera pas !

Alors les deux se mettaient à rigoler sous les couvertures... Qu'est-ce qu'on peut être couillon quand on est amoureux.

ANDRÉA
ou
Le jour et la nuit

CHAPITRE I

— Papé ! Papé ! s'écria la petite assise sur le dos d'un mulet au milieu de sacs de farine.

— Que se passe-t-il ma fille ? répondit le vieux meunier qui marchait au-devant, sur le chemin rocailleux qui longeait la ravine.

— Entends-tu ce cri lugubre qui résonne de l'autre côté de la montagne ? Qu'est-ce que c'est que cet animal ?

— Ce cri, mon enfant, n'est pas celui d'un animal. On raconte que c'est le cri du vieil ermite de la sierra.

— Pourquoi crie-t-il, ce vieil ermite ?

— Parce qu'il souffre, évidemment.

— De quoi souffre-t-il, papé ? J'ai mal pour lui.

— On dit qu'il souffre de ne pas pouvoir mourir.

– Mais tu le connais cet ermite ?

– Non ! Personne ne le connaît parce que c'est un ermite justement et qu'il vit loin des hommes depuis très longtemps.

– Alors comment sais-tu que c'est lui qui crie ainsi ?

– C'est la légende qui le dit.

– Oh ! arrêtons-nous un instant à l'ombre de cet olivier et tu me raconteras cette histoire.

– Si nous nous arrêtons, nous allons être en retard pour livrer la farine au village.

– Je t'en supplie papé, implora la fillette. Notre vieux mulet tire la langue et ici coule la petite cascade, nous pourrons y remplir nos gourdes.

– Hum... d'accord, céda le grand-père qui commençait lui aussi à ressentir la fatigue du voyage.

Et c'est ainsi qu'allongée au frais sous un olivier, la petite fille du meunier entendit pour la première fois la terrible histoire du vieil ermite qui ne pouvait pas mourir, à peu près en ces termes :

C'était un magnifique palais posé au milieu des collines du Sud de l'Espagne. Mais malgré ses hautes fenêtres, le soleil n'avait jamais pénétré à l'intérieur. Dans les galeries, les tableaux flamboyants peinaient à égayer les murs et, bien que robustes, remparts et ponts-levis ne protégeaient en réalité rien de bien précieux. Car il manquait à ce palais une chose essentielle : le rire d'un enfant.

La tristesse, petit à petit, avait envahi les lieux comme l'aurait fait une vigne vierge recouvrant les murs. Tous les soirs, avant de se coucher, la reine Angelica s'agenouillait et priait Dieu de lui accorder une fille, de faire de son ventre un nid, que de son sang jaillisse enfin un cri. Tous les jours, le roi Carlo demandait des potions à l'enchanteur pour le rendre plus fort et que son corps d'homme soit capable de lui donner un fils.

Les souverains se morfondaient dans leur coin sans jamais plus se parler, se rejetant mutuellement la faute en silence. L'un souhaitait tant un fils et l'autre tellement une fille que leur envie de masculin et de féminin était devenue plus forte que le simple désir de donner la vie. La nature ne sut pas trancher mais exauça tout de même leurs vœux en leur offrant un enfant doté des deux sexes.

Le jour du baptême fut sinistre. Presque personne n'avait été convié. La honte rongeait la mère et la culpabilité dévorait le père. L'enfant fut déposé dans un simple berceau de bois couvert d'un voile pour le cacher. « C'est un monstre », disaient les uns. « Un hermaphrodite », rectifiaient poliment les autres. Le bébé pleurait d'une voix si frêle qu'il aurait attendri les coeurs les plus durs mais rien n'y faisait. C'était à croire que ses parents n'en possédaient pas.

– Cette chose a peut-être faim ? Que quelqu'un lui donne le sein par pitié, gémit la reine.

– Ça a dû souiller sa couche. Nettoyez donc son change, ordonna le roi.

Mais le bébé, même repu et bien au propre, continuait à appeler comme l'aurait fait un naufragé perdu au milieu d'une tempête de mépris.

Arrivèrent enfin les deux fées marraines que l'on avait fait quérir au plus vite. Un murmure de soulagement se fit entendre parmi les invités. Munies de leur baguette magique, elles tournoyaient et papillonnaient autour du berceau, jetant nerveusement des coups d'œil sous le voile.

– Par tous les grimoires, que va-t-on pouvoir faire avec ceci ?

– Que souhaiter à un enfant si différent ?

– Pour sûr, avec cette anomalie, la beauté ne lui servira à rien !

– Et si nous lui donnons l'intelligence, il souffrira trop de sa situation.

– Donnons-lui le pouvoir de parler aux animaux... Il devrait s'entendre avec les escargots.

– Je vous en supplie, implora la reine, rectifiez l'erreur et faites de mon enfant une fille !

– Pas question, protesta le roi. Mon fils doit être uniquement un fils. La nature s'est trompée, à vous de changer cela.

Et ça parlémentait et gesticulait autour du landau. Nul n'était d'accord. Et les petits cris de l'enfant redoublaient, fissurant les murs de désespoir.

– SUFFIT ! cria une voix.

Les grandes portes de la pièce venaient de s'ouvrir avec fracas. La grande fée, marraine

de toutes les marraines, se tenait là, droite et imposante. Le silence se fit aussitôt. Bien que d'un certain âge – qui devait avoisiner les cent vingt ans –, elle avait gardé une fraîcheur et une beauté envoûtante qui en disaient long sur ses pouvoirs magiques.

– J'ai comme l'impression que l'on a oublié de me convier à ce baptême, dit-elle d'une voix douce teintée d'ironie. Une chance que je passais par là ; je vais pouvoir donner ma bénédiction à ce bébé naissant.

– C'est que nous avons tout fait dans la précipitation, chère marraine, balbutia le roi.

Il souleva le voile pour dévoiler le petit être rempli de sanglots. Et reprit :

– Voyez, c'est à cause du grand malheur qui frappe notre royaume...

– Ce grand malheur dont vous parlez a frappé le royaume il y a fort longtemps, mon bon roi... et c'est la bêtise.

La fée prit l'enfant dans ses bras et le blottit contre sa poitrine. Elle marcha un instant le long de l'allée en fredonnant une berceuse. Le bébé cessa alors de pleurer, hoqueta une fois ou deux et s'endormit aussitôt. Les invités étaient ébahis.

– Quelle magicienne ! lâcha la reine Angelica pleine d'admiration.

– Le seul pouvoir qui agit avec les enfants n'a rien de magique, pauvres fous ! Cela s'appelle l'amour. Vous en êtes tant dépourvus qu'il vous est impossible de voir son incarnation même quand elle se trouve devant vos yeux.

– Nous n'arrivons pas à nous décider, grande fée, reprit la reine à demi courbée. S'il vous plaît, dites-nous, dans votre grande sagesse, si nous devons faire de ce nourrisson une héritière ou un héritier.

– Ou simplement s'en débarrasser, rajouta le roi Carlo à mi-voix.

– Imbéciles, méprisants et vaniteux, voilà ce que vous êtes... C'est vous que je devrais faire disparaître, s'enflamma la magicienne tout en chuchotant pour ne pas réveiller l'enfant. Ne voyez-vous pas ici l'être parfait ? Une perfection que seule la nature peut donner dans son infinie bonté... Et vous voudriez réduire ceci, l'amputer ou le détruire ! Je jure par mon nom et celui de mes ancêtres que celui qui cassera un seul cheveu de cette petite tête se transformera sur-le-champ en sable et poussière ! dit-elle en brandissant sa baguette. Cet enfant sera fille et garçon à la fois, ainsi elle saura tout de la vie et tout de l'amour. Elle aura la connaissance et accédera à des vérités que nul d'entre vous ne pourra jamais approcher. Elle donnera tout en recevant et apprendra en enseignant. Elle sera la totalité, l'origine, l'être complet décrit par les plus grands philosophes et fantasmé par les alchimistes les plus audacieux. Vous nommerez l'enfant Andréa, prénom autant masculin que féminin, et à défaut de l'aimer, vous l'éduquerez comme on éduque les princesses, vous l'élèverez comme on élève les princes. Cet enfant sera force, finesse, bravoure, réflexion, vitesse, beauté, douceur, robustesse...

La fée s'arrêta et vit l'assemblée qui la regardait avec stupeur. Elle coucha doucement le nourrisson dans le couffin et posa délicatement sa baguette sur son front en disant :



– Malheureusement pauvre petit·e, tu es né·e dans le mauvais lieu au mauvais moment. Alors pour faciliter ta vie parmi cette cour stupide et rétrograde, je proclame que tu demeureras garçon en journée et que tu redeviendras la fille que tu es également à la tombée de la nuit et ce jusqu'à l'aurore.

La marraine se redressa et continua pour tous :

– Et quand Andréa deviendra adulte, quand ielle aura enfin connu toutes les expériences humaines, ielle choisira son genre tel qu'ielle le désire... Et si sa décision est de demeurer totalement double alors ielle accédera au plus grand des royaumes qu'aucun souverain, aussi puissant soit-il, ne connaîtra jamais.

La fée prononça une phrase dans une langue mystérieuse. Sa baguette magique émit quelques étincelles, puis elle disparut dans un écran de fumée. Petit effet qui ne servait à rien mais qui finissait d'asseoir sa supériorité sur la cour.

– Mon Dieu, quel malheur ! Faites donc quelque chose, murmura la reine en regardant les deux autres fées prostrées dans un coin.

– Nous ne pouvons défaire un sort, dit l'une, surtout venant de la grande fée ; auquel cas nous serions réduites en sable et poussière.

– Et puis moi, il faut que j'y aille, dit l'autre fée. J'ai des roues à bricoler sur une citrouille. Cependant, avant de partir, je vais tout de même lui donner la beauté.

« Pouf ! » Elle agita sa baguette en direction du berceau.

– Alors moi, je lui donne l'intelligence, dit l'autre marraine.

« Pif ! » Nouveau coup de baguette. Et chacun repartit comme il était venu, c'est-à-dire triste pour les plus sensibles et un peu mal à l'aise pour les autres.

Quelques années plus tard, le roi mourut bêtement en s'éventrant avec sa propre épée alors qu'il la nettoyait. L'été suivant, la reine trépassa de manière incongrue en oubliant tout simplement de respirer alors qu'elle faisait du point de croix. Et un château sans souverain, c'est un peu comme un théâtre sans représentation... Il se vide petit à petit de tous ses spectateurs.

Dans ce château qui tombait en ruine, il ne resta bientôt plus qu'une vieille nourrice dévouée pour s'occuper d'Andréa. Le jour de ses cinq ans, la vieille prit l'enfant et décida de quitter ce triste lieu. Ils marchèrent toute la journée et à la nuit tombée, elles s'arrêtèrent en haut de la montagne, là où les lacs se mélangent avec le ciel. Leur vie d'errance commença ainsi et tout le monde oublia bien vite cette étrange histoire.

À suivre...



SOUVENIRS
SOUVENIRS

HANSEL
ET GRETTEL ENFIN
RETROUVÉS !

Le frère et la sœur, aujourd'hui âgés de plus de soixante-dix ans, coulent des jours paisibles dans la station thermale de Bains-les-Bains, où ils soignent leur diabète.



MÉTÉO
TRADITION
ROYALE

Le froid arrive ! Cette année encore, la population sera au rendez-vous sur la

Grand-Place du palais pour admirer notre souveraine en pleine action avec sa pelle royale. C'est si émouvant quand la reine déneige !

Princess' SECRETS

LE MAG PEOPLE DANS L'INTIMITÉ DES CONTES DE FÉES



VIE PRIVÉE
LE PRINCE CHARMANT
EST FORMEL

À son réveil, la Belle au Bois Dormant ne sentait pas très bon de la bouche.



TENDANCE
CHEVEUX, LOOK, STYLE...
LES TOPS DU MOMENT !

Méfiez-vous, mesdemoiselles les princesses ! Cet été, la barbe bleue va revenir à la mode...

SANTÉ
FIN
DES INSOMNIES ?

Notre princesse a enfin trouvé la cause de son problème de sommeil : le petit pois n'était pas bio.

ERRATUM

sur notre article de la semaine dernière

La petite sirène fait bien « tüt-tüt ! », alors que la grande sirène fait « tûûûût ! »

La rédaction présente ses excuses à toutes les femmes-poissons.



SCOOP

LE VRAI NOM
DE CENDRILLON
ENFIN RÉVÉLÉ !

« Cendrier », voilà comment l'appelaient ses amies. Au bal de promo, comme elle avait perdu une chaussure, personne ne l'invitait à danser donc elle ne faisait que fumer clope sur clope.

CINÉMA : QUI JOUERA
LE PRINCE CHARMANT
DANS LA PROCHAINE



TROIS
OURS

SOCIÉTÉ
MANIFESTATION
AU ZOO

Les animaux se mobilisent pour défendre leurs droits et leurs conditions d'accueil.

« On mange notre soupe, on casse nos fauteuils... Iront-ils jusqu'à dormir dans nos lits ? » s'insurgent trois ours syndiqués.



POLITIQUE

PINOCCHIO SE LANCE !
MALGRÉ SON NEZ
QUI RISQUE À TOUT
MOMENT DE FAVER !

ANASTASIA

ou

La traque

Il avait tout traqué, tout pourchassé, tout capturé. Certains disaient de lui qu'il était le plus grand trappeur de tous les temps. On le considérait comme le digne héritier des chasseurs les plus célèbres, tels que le monomane capitaine Achab, le mythomane Tartarin de Tarascon ou encore le mégalomane Buffalo Bill. Son nom à lui était Zaroff.

Après de longues années passées dans l'épaisse forêt boréale, il était devenu expert dans bien des domaines. Il savait fabriquer des collets juste avec du lichen, repérer une piste à l'odorat, affûter des pièges à loups avec des cailloux et même dépecer un ours avec les dents. Il avait tout tué et goûté de tout... Tout, sauf une seule sorte de viande : celle de ses semblables. Et si le passage de l'homme à la bête est rare, il est malheureusement toujours irréversible.

Dans les profondeurs de la taïga, il fait froid, faim et peur. De petits villages s'étaient pourtant établis au bord des cours d'eau, reliés par

quelques routes chaotiques et sans issue. On aurait pu y voir les derniers refuges de la civilisation mais dans ces lieux perdus, la sauvagerie avait depuis longtemps contaminé les hommes. À Trovinski, ultime hameau avant de se perdre dans un océan d'arbres, la population ne comptait plus qu'une poignée de bûcherons ivrognes et paranoïaques. Ils dormaient une main sur leur fusil par peur du tigre et l'autre sur une bouteille de vodka par crainte de la solitude.

C'est dans l'auberge du village que Zaroff avait entendu cette histoire. On lui avait assuré qu'en poussant loin vers le nord-est, là où ne s'aventurent que les chasseurs tchouktches avec leurs rennes, se trouvait un étrange château. La légende racontait qu'il était encore habité par les descendants d'antiques seigneurs russes, parents éloignés du tsar Nicolas II, qui avaient trouvé refuge dans ce repaire de chasse reculé lors de la révolution rouge d'octobre. Depuis, personne n'en était jamais sorti.

On racontait aussi qu'ils avaient recueilli une jeune fille d'une grande beauté et que cette demoiselle ne serait autre qu'Anastasia elle-même, dernière princesse de la lignée des Romanov, mystérieusement disparue alors que toute sa famille se faisait fusiller par les bolcheviks. Depuis, la princesse vivrait là, dans un isolement complet au milieu de ses cousins abrutis et difformes, dégénérés par trop de consanguinité. Mais personne n'avait confirmé la rumeur car de ces terres sauvages, nul n'était jamais revenu. Il n'en fallut pas plus à Zaroff pour décider de se mettre en chasse. Il faut dire qu'une princesse était pour lui un gibier d'un genre tout à fait nouveau.

Il avait marché plus d'une semaine, plein nord. À dire vrai, il était déjà bien égaré lorsqu'arriva la tempête. Et les dernières tempêtes du long hiver sont toujours les plus terribles. Des flocons gros comme ses poings se mirent à dégringoler. Tout devint noir. On aurait pu croire que la nuit était déjà là. Il savait que sans abri, il ne survivrait pas plus d'une heure ou deux. Inutile de faire demi-tour ; derrière lui rien n'aurait pu lui servir de refuge. Il continua donc d'avancer, mettant son destin entre les mains du hasard. La tempête redoublait. Il ne voyait désormais pas plus loin que le bout du canon de son fusil. Pourtant, il aperçut une lueur qui dansait dans le blizzard.

Elle se déplaçait doucement. Il ne savait pas s'il s'agissait d'une lanterne ou d'un mirage. Il appela de toutes ses forces mais ses cris se noyaient dans les hurlements du vent. Il se lança à la poursuite de cette lumière, arc-bouté contre les bourrasques. La neige tombait toujours plus drue et inondait la forêt. Ses pas s'enfonçaient et il peinait davantage à chaque enjambée. Il tira en l'air trois fois de suite en signe de détresse. Puis il tomba à genou, implorant le ciel d'avoir été entendu.

C'est alors qu'une silhouette se dessina entre les sapins. Une jeune femme magnifique vêtue d'une robe de bal avançait dans sa direction. Il n'avait encore jamais vu une fille d'une telle beauté. Elle marchait avec grâce, effleurant à peine le sol. Elle s'arrêta à une poignée de mètres de lui, tenant sa lampe devant elle à la manière de ceux qui cherchent dans l'obscurité. Elle ne semblait pas souffrir du froid et portait une couronne sertie de joyaux sur son front.

Le calme et la sérénité qui émanaient de cette personne juraient au milieu de la violence des branches secouées qui s'entrechoquaient sous les rafales. Il utilisa ses dernières forces pour tenter de se redresser et ainsi se faire voir mais aussitôt une main puissante plaqua son visage contre la neige. Un poids lourd et puant s'allongea sur son corps pour l'immobiliser. Un instant, il se crut attrapé par une bête fauve mais en tournant la tête, il aperçut le visage tout rond d'un vieux trappeur golde aux yeux bridés, comme ceux de ses ancêtres mongols.

Zaroff était plein d'incompréhension. Doucement, le Golde posa son gros index sur ses lèvres crevassées pour l'inciter à se taire puis lui chuchota à l'oreille :

– Plus bouger cap'taine. Plus bouger, plus respirer... Faire chut !

Il ne protesta pas, il n'en avait pas la force. À cet instant, l'esprit de Zaroff vacilla et il perdit connaissance.

Le lendemain, il se réveilla sous un tas de branchages, de mousse et de broussailles qui leur avaient très certainement servi de protection durant la nuit. Quand il s'extirpa de ce refuge improvisé, un soleil doux filtrait entre les branches et la neige avait fait des dunes autour des arbres. Sur le côté, le Golde de la veille, assis en tailleur au plus près d'un feu de camp, tirait des bouffées sur une longue pipe. Au-dessus du feu, un bloc de glace emprisonnant de l'écorce fondait dans une gamelle cabossée.



– Cap'taine devoir une vie à Dersou Ouzala, dit le vieux sans lever les yeux.

– Je te la rendrai dès que l'occasion se présentera.

Zaroff comprit que l'ancien pardessus de l'armée russe qu'il portait justifiait aux yeux de cet homme des bois le titre de capitaine.

– En vérité, j'aurais été sauvé par cette jeune femme, si tu n'étais pas intervenu.

– Pas croire ça, cap'taine ! Pas un endroit pour toi ici. Trop loin, trop dur. Dersou Ouzala pas rester non plus. Contrée pas bonne. Mauvais esprit... Même tigre pas s'aventurer ici.

– Tu es trop superstitieux, l'ami. Dis-moi plutôt qui est la personne que j'ai cru voir dans la tempête ? S'agit-il de cette princesse disparue dont on parle dans les environs ?

– Moi pas savoir. Moi pas vouloir savoir. Cap'taine manger soupe de lichen et hop ! lui repartir vers le sud.

– Elle était tellement belle. C'était comme dans un rêve. Il faut absolument que je la revoie...

– Hum... Parfois amour plus terrible que la mort !

Le Golde frappa sa pipe contre son genou pour en vider les cendres. Son regard était plus plissé que jamais. Il se leva pour remballer son paquetage, grommela quelques mots dans une langue toungouse que Zaroff ne connaissait pas et partit aussitôt en direction du sud.

– Mais attends, enfin... Partageons cette soupe ! Je n'ai même pas pu te remercier.

Le vieil homme se retourna, son visage buriné inondé de soleil, et il cria avant de disparaître :

– Toi pas rester cap'taine, sinon toi jamais pouvoir rendre une vie à Dersou !

Une fois ses forces retrouvées, Zaroff éteignit le feu et quitta le campement pour s'enfoncer davantage dans la forêt. Ignorant les recommandations de l'homme qui l'avait pourtant sauvé, il avança à vue toute la journée, la neige ayant effacé toutes traces. Il finit par découvrir un passage entre deux rochers qui débouchait sur une clairière où s'élevait une sorte de palais biscornu, sorti comme par enchantement d'un lointain passé. De la fumée s'échappait par la cheminée du bâtiment principal et sous le porche, au-dessus de l'immense porte en bois, se trouvait un blason composé d'un griffon rouge portant écu et épée, entouré de huit autres têtes de griffons. C'était bien les armoiries des Romanov qui étaient gravées dans la pierre. Zaroff se mit à l'affût. Il disparut derrière un taillis et attendit. Il avait débusqué la tanière de sa proie ; la traque du gibier allait pouvoir commencer.

Il n'eut pas à attendre longtemps avant de voir la lourde porte s'entrouvrir et sortir la jeune femme qu'il avait vue la veille. Elle resplendissait dans la clarté de ce paysage enneigé. Elle portait, cette fois, une robe écarlate, et ses épaules nues étaient protégées par une simple peau de zibeline. La princesse regarda calmement par-dessus la cime des grands arbres puis des grognements se firent entendre à l'intérieur de la bâtisse. Soudain, trois monstres

diformes, noirs et couverts de poils, sortirent à leur tour. Ils se précipitèrent dans la neige pour s'y rouler joyeusement en poussant de petits cris gutturaux. Zaroff n'avait jamais vu de pareilles créatures, qui, tout comme les animaux de foire, portaient des vêtements sur la partie inférieure de leur corps. En s'approchant, il se rendit compte avec effroi que leurs pattes avant étaient en réalité des bras prolongés de mains et que leurs yeux, enfoncés dans leur face répugnante, étaient tout à fait semblables à ceux des humains. Ces bêtes infâmes batifolaient à quatre pattes entre les jambes de cette beauté qui s'amusait de leurs pitreries.

Sans y prendre garde, Zaroff fit craquer une brindille. Aussitôt, la princesse s'immobilisa le nez en l'air comme une biche sentant venir le danger. Elle fit signe de la main à ses ignobles compagnons qui, apeurés, se réfugièrent entre ses jambes.

– Rentrons à la maison mes frères, dit-elle sans autorité. Nous irons jouer dehors un autre jour.

Puis elle les poussa légèrement du pied comme on le ferait avec des chatons pour les remettre dans leur panier et referma sur elle la lourde porte.

Quelques jours interminables passèrent. La neige commença à fondre au soleil, dévoilant les premières pousses vertes. C'était le début du printemps quand elle repassa le seuil de sa porte. Après s'être assurée que rien ne la mettrait en péril, elle partit seule, joyeuse et sautillante, sur un sentier. Zaroff la suivit de loin, épiant ses moindres mouvements. Cette fille

avait tout de l'animal sauvage. Elle était agile et en permanence sur le qui-vive. Ce n'était pas pour déplaire à notre chasseur qui cherchait depuis longtemps de nouvelles sensations et se réjouissait de cette chasse qui s'annonçait exigeante.

Il était tout à la fois charmé et désarçonné par la gracile jeune fille. S'il s'agissait véritablement de la princesse Anastasia, enfant de l'impératrice Alexandra Feodorovna, comment avait-elle pu rester aussi belle et jeune après toutes ces années ? Le mystère restait entier mais peu lui importait car sa magnifique proie était bien réelle, à quelques enjambées à peine, en train de se mirer dans l'eau du torrent en chantant d'une voix douce une berceuse ancienne.

Les balades de la princesse étaient régulières et tout à fait semblables. Un matin à la rivière, un autre sur le petit chemin des roches, toujours elle se reposait aux mêmes endroits et flânait dans les mêmes clairières. Zaroff put donc déposer des pièges à sa guise, en étant certain qu'elle serait amenée un jour ou l'autre à passer auprès d'eux. Désormais, il ne souhaitait plus l'abattre. Un crime eût été trop commun et n'aurait ajouté aucune gloire à son considérable tableau de chasse. Cette fois, il voulait capturer sa proie, chose qu'il n'avait jamais faite avec aucun animal. La capturer sans l'abîmer afin de la posséder entière et intacte. Mais si la patience est la première vertu du chasseur, l'attente était bien longue et chaque jour passé en ces lieux le rendait davantage mal à l'aise. Tout ici semblait suspendu, hors du temps et étrangement calme. Il ressentait une impression malsaine. On l'épiait. Une présence invisible était là, toute proche, impalpable, mais qui pourtant pesait

sur ses épaules. Le petit trappeur golde était-il revenu sur ses pas ? Le grand tigre l'avait-il repéré ? Zaroff n'aurait su le dire mais il lui tardait de remporter son trophée et de quitter cet endroit au plus vite.

Les premiers pièges qu'il installa étaient grotesques comparés à la finesse et à l'intelligence de l'animal convoité : quelques baies anesthésiantes posées au creux d'un rocher, un tapis de fleurs qui camouflait mal les cordelettes d'un collet... La princesse passa à côté sans même s'y intéresser. Il ne savait pas comment s'y prendre pour appâter ce genre de gibier. Des semaines durant, ce petit jeu du chat et de la souris eut lieu. La princesse semblait maintenant accepter cette présence étrangère. Plus le chasseur gagnait en proximité, plus il était envoûté par la beauté de la jeune femme. Une beauté magique comme on en décrit dans les contes. Cette chasse était si délicieuse, si enivrante... Comme hypnotisé par sa proie, il ne se rendait pas compte qu'en réalité, c'était lui qui était traqué.

Zaroff devenait fou. Il rêvait de cette femme toutes les nuits. Alors un jour, il décida de cesser ce jeu ridicule. Il sortit de son abri, se débarrassa de son accoutrement de boue, de feuilles et de racines qui le rendait invisible dans la forêt, déposa ses armes et attendit au bord du ruisseau. Quand la princesse arriva, elle le regarda sans surprise, comme si elle avait toujours su qu'il était là. Il avança d'un pas ; elle ne bougea pas. Était-elle enfin apprivoisée ? Avec un regard doux et une voix pleine d'émotion elle demanda :

– Est-ce vous le prince charmant que j'attends ?

Zaroff n'osa répondre. Il avait la gorge nouée par un trouble inconnu.

– Est-ce vous mon âme sœur, mon compagnon de cœur ? continua la princesse.

– Je suis Zaroff, répondit-il à mi-voix, presque gêné.

– Est-ce vous mon sauveur ? Celui qui a bravé tous les dangers pour venir me chercher en ma demeure isolée ?

Zaroff avança doucement.

– Je n'ai malheureusement rien d'un prince.

– Est-ce vous le mari que l'on m'a promis ? Celui qui vient m'arracher à cette malédiction, comme le raconte la prophétie ?

– Je ne suis qu'un rustre mais...

Zaroff s'approcha encore. La jeune fille paraissait plus vulnérable que jamais. Il était désormais tout près et pouvait enfin voir les détails si purs de son visage, ses yeux émeraude, la ligne parfaite de sa nuque, sa peau fragile, ses lèvres de plume. Il se tenait maintenant tout contre elle, pouvant sentir le parfum de ses cheveux.

– Je suis Zaroff, je suis chasseur et je vous aime...

– Si vous m'aimez vraiment, prouvez-le, dit-elle en fermant les yeux.

Il l'embrassa alors, s'abandonnant tout entier à ce merveilleux baiser. La princesse posa ses mains diaphanes sur les joues barbues du chasseur et dans une violence inouïe lui brisa la nuque en faisant pivoter sa tête d'un coup sec. Un craquement abominable résonna

dans la clairière et Zaroff s'écroula sur le sol. Pendant un court instant, elle observa avec tristesse cet homme gisant à ses pieds. Puis elle l'attrapa et le hissa sur ses épaules avec une force incroyable. La princesse porta ainsi le corps inerte jusqu'au palais sans le moindre effort. À son arrivée, ses épouvantables frères l'accueillirent en jappant joyeusement. Elle passa le porche et jeta la carcasse au milieu de la cour. Alors les monstres se précipitèrent sur la dépouille et commencèrent à la dévorer, déchirant ses chairs, buvant son sang dans des claquements de bouches atroces.

La princesse les regarda tendrement et avant de refermer la porte elle leur dit :

– Mangez, mes frères ! Régalez-vous ! Mais je vous en conjure, laissez-moi le cœur. Vous savez comme parfois je peux être romantique...

Si le passage de l'homme à la bête est rare, il est malheureusement toujours irréversible.



ANDRÉA
ou
Le jour et la nuit

CHAPITRE II

— Comment c'est possible ça, qu'ils partent le matin et qu'elles arrivent le soir ?

— C'est parce que le garçon s'est transformé en fille au coucher du soleil, bien entendu, répondit le vieux meunier.

— Ah ! d'accord, dit la petite. C'est une drôle d'histoire tout de même...

— Tu sais, les histoires sont comme ces nuages accrochés au sommet de notre montagne. À l'intérieur, tout se ressemble et on n'y voit pas plus loin que le chemin que l'on suit. Mais maintenant que nous les avons traversés, regarde comme ils sont différents.

— En plus, on peut voir des formes dedans.

— Exactement. Et personne n'y verra la même chose.

– *Va y avoir de l'amour dans ton histoire, papé ?*

– *Bien sûr.*

– *Et il est où, là-dedans, le vieil ermite qui ne peut pas mourir ?*

– *Un peu de patience ma chérie. Laissons le vent pousser et transformer doucement les nuages, et écoute un peu la suite...*

Et c'est ainsi que le grand-père continua de raconter l'histoire à sa petite-fille qui l'écoutait les pieds plongés dans l'eau fraîche du torrent.

Bien des années plus tard, dans une contrée voisine, le beau prince Alvaro tournait en rond dans son château, quelque peu désœuvré et toujours mélancolique. Il était l'héritier d'un royaume où tout allait fort bien. C'est en tout cas ce que disait son horoscope du matin.

Travail : Pas de problèmes particuliers, bonnes récoltes, aucune menace de guerre en vue.

Santé : Votre habileté et votre force vous feront gagner tous les tournois haut la main.

Amitié : Votre ami d'enfance, le valeureux Nadare, parti il y a bien longtemps pour les croisades, est sur le chemin du retour.

Amour : Quelques jeunes filles à courtiser dans les parages, comme la belle Juanita ou la charmante Dolores, vous occuperont tout l'été.

Rien ne justifiait donc cette profonde tristesse qui l'accompagnait du matin au soir. Mais Alvaro ignorait une chose très importante, c'est

qu'il était amoureux. Et il n'y a rien de plus terrible en amour que de ne pas savoir que l'on aime.

Alors il passait son temps à se morfondre en faisant mine d'aller bien, occupant ses journées à se balader, seul dans la sierra, résigné à attendre quelques lueurs de bonheur dans cette vie fade et ennuyeuse. Et cette éclaircie arriva un soir, alors que le soleil venait de se coucher.

Il commençait à être tard et Alvaro décida de profiter des dernières clartés du ciel pour rentrer au château avec les quelques lièvres qu'il avait attrapés dans l'après-midi. Soudain, il aperçut, du haut de son cheval, une silhouette furtive qui se tenait auprès d'un petit lac. Il s'approcha et vit dans le reflet de l'eau un visage clair et une grande chevelure noire. Son cœur se mit à battre si fort qu'il dut calmer sa monture qui réagissait à ce tambourinement. En un souffle, tout lui revint à l'esprit : le lieu, la jeune fille sauvage et cette passion dévorante qui avait brûlé son adolescence... Andréa.

C'était elle, il en était sûr. Comment avait-il pu l'oublier ? Il attacha sa monture à un arbre et avança discrètement jusqu'au bord de l'eau en restant caché derrière les buissons. Elle était là, frottant ses cheveux dans l'eau claire, le visage ruisselant de gouttes et de beauté. Elle était comme dans son souvenir mais avait néanmoins changé, comme si elle s'était ouverte, épanouie. Il comprit en voyant le reflet de son propre visage dans l'eau que si lui était devenu un homme, il était normal que de son côté, elle soit devenue une femme.

– Andréa ?! lança-t-il en sortant de sa cachette.

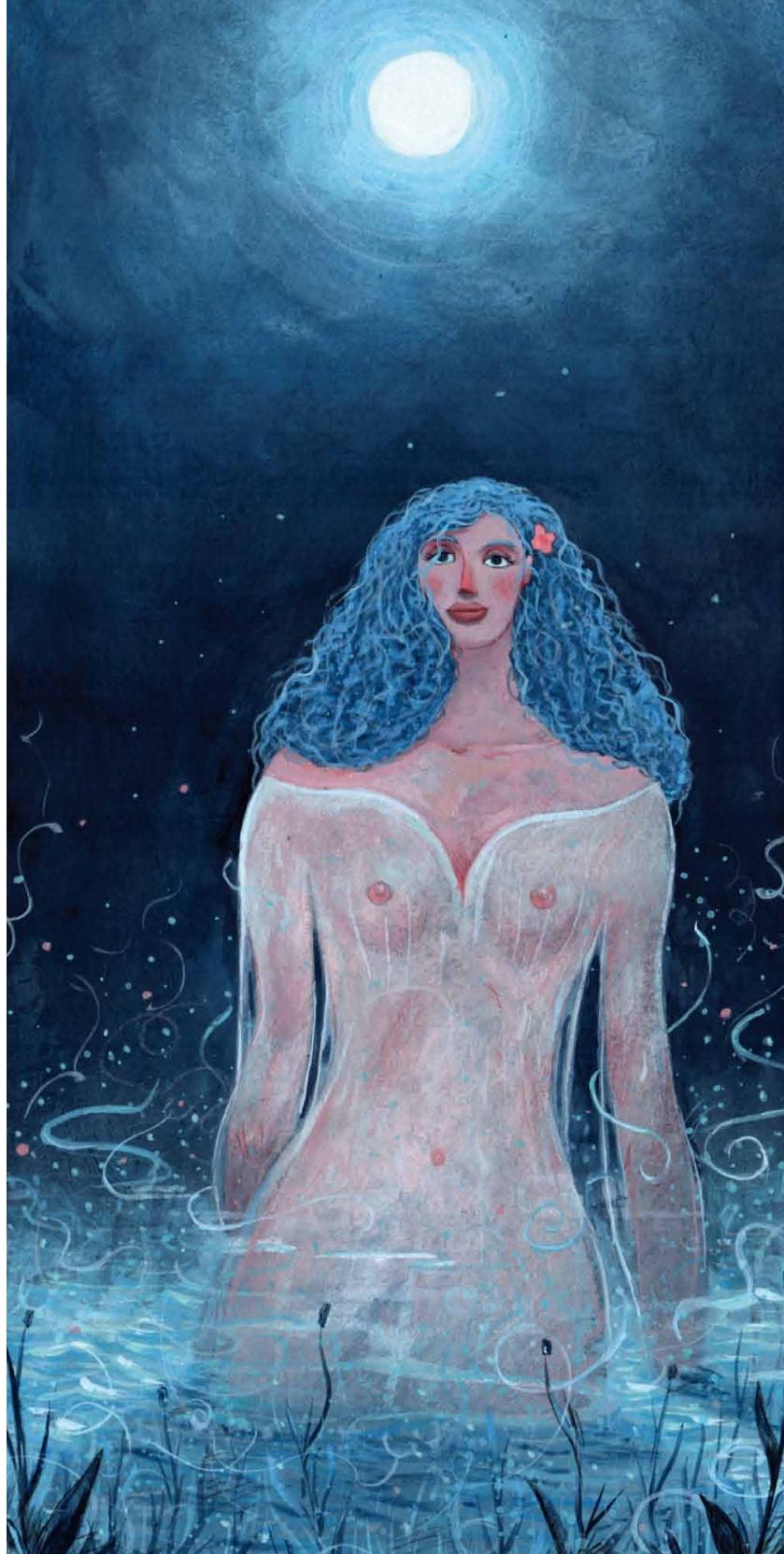
Surprise, la jeune fille poussa un cri de stupeur et s'enfuit aussitôt pour disparaître dans l'obscurité.

— N'aie pas peur ! cria-t-il en encerclant sa bouche de ses deux mains. Andréa ! Te souviens-tu de moi ?

« Te souviens-tu de moi ? Te souviens-tu de moi ? » répéta deux fois l'écho. Puis plus rien. Juste la nuit qui tombait en silence sur le lac. Pour la première fois depuis bien longtemps, le prince sentit une boule de feu dans son ventre. Il n'était plus malheureux et savait pourquoi.

Les jours suivants, il retourna au lac dans l'espoir de la revoir mais à part quelques canards sauvages, personne ne revint plus s'y baigner. Il parcourut de nombreuses fois les environs, visitant les grottes et les abris, fouillant les bosquets et les taillis en espérant découvrir des traces ou un campement, mais en vain. Le soir, il rentrait au château en se remémorant les moments passés avec la belle Andréa. Ils avaient le même âge, treize, quatorze ans tout au plus. C'était durant cet été si brûlant. Personne dans la région ne sortait pendant la journée car le soleil transperçait la terre avec ses flèches de feu. Que ce soit chez les animaux ou chez les hommes, le cours naturel des choses avait fini par s'inverser. Chacun dormait en journée et reprenait ses activités le soir venu, dans la fraîcheur de la nuit.

Ce jour-là, un grand marché nocturne avait lieu dans le petit village d'Iznajar, dans la comarque de Subbética. La population venait y échanger graines et oiseaux, légumes, plantes,



remèdes et oripeaux. Mais surtout les gens venaient se rafraîchir dans les eaux peu profondes de la rivière Genil. Alvaro accompagnait son père qui à cette occasion venait visiter le légat de cette province amie. Le jeune prince avait eu l'autorisation exceptionnelle de se joindre aux villageois réunis sur les rives de la rivière tout éclairées de flambeaux. On peut dire que leur rencontre fut un choc puisqu'ils se cognèrent l'un contre l'autre, tête contre tête, alors qu'ils nageaient tous deux sous l'eau, s'amusant à poursuivre les poissons.

– Imbécile ! dit-elle en sortant de l'eau, frottant son crâne vigoureusement.

– Sais-tu à qui tu parles, paysanne ? lança Alvaro en se tenant également la tête.

– Je parle à quelqu'un qui apparemment n'ouvre pas les yeux sous l'eau !

Le garçon observa la jeune fille avec surprise tant la réponse lui parut outrageante. Ses cheveux étaient si bouclés que l'eau ne suffisait pas à les rendre lisses. Ils entouraient un visage aux traits fins rehaussés de deux yeux noirs durs comme les cailloux. Le tissu trempé de sa tunique collait à sa peau foncée, dessinant ses seins et ses hanches comme si elle avait été nue. Alvaro s'en trouva un instant troublé. Andréa l'observa également avec presque trop d'insistance. Lui était torse nu et les lumières du rivage faisaient luire les muscles naissants de son corps d'adolescent. Mais surtout il avait des yeux d'un bleu azur très rare dans ces contrées du Sud. La jeune fille sentit le sang lui monter aux joues. Ce silence soudain les rendit très vite mal à l'aise, chacun pensant que ce qu'il ressentait devait se voir comme en plein jour. Alors ils se mirent à rire étrangement comme

des amis de toujours. Andréa attrapa Alvaro par la main et l'entraîna en courant vers le marché.

– Viens, ma grand-mère va te passer une pommade pour soigner la bosse sur ton front.

La grand-mère d'Andréa était en réalité la vieille nourrice qui l'avait élevée et qui avait quitté avec elle le château maudit de son enfance. Elle tenait un étal sur le marché avec toutes sortes de préparations confectionnées à base de baies ou d'herbes des montagnes. C'est ainsi qu'elle avait réussi à nourrir cet enfant à charge, en faisant commerce du savoir qu'elle avait sur les plantes. Désormais, elle était connue dans toute la région, soignant les malades et soulageant les mourants. Quant à la petite fille mystérieuse qui parfois l'accompagnait dans ses tournées nocturnes, nul ne connaissait son nom mais dans son dos on la surnommait *bija de la burja*, qui signifie littéralement « fille de la sorcière ».

La vieille vit très vite dans les yeux de sa protégée ce qui se passait dans son cœur.

– Sais-tu qui est ton petit compagnon, ma fille ? chuchota-t-elle à son oreille alors qu'elle passait un baume épais sur le front d'Alvaro.

– Et alors ! murmura Andréa. Moi aussi je suis une princesse, non ?

Elle était belle, fière et effrontée, comme toute personne l'est quand elle est amoureuse.

La suite de cette rencontre se raconterait en musique s'il était possible de le faire. On se donne rendez-vous la nuit suivante dans un autre village, on s'amuse et on rit avec d'autres jeunes gens. Ensuite, on préfère être à deux à

l'orée d'un bois pour cueillir des fraises sauvages puis on parle de soi en mentant un peu pour cacher ses peurs et ses défauts. C'est au sommet d'une colline que l'on s'allonge pour observer les étoiles et que par inadvertance les mains se touchent dans un silence. Alors on en descend en faisant des roulades pour finir tout enchevêtrés. Puis on cherche des endroits mystérieux et cachés, comme au creux des rivières, entre les rochers et sur la mousse. Pour la première fois, on s'endort blottis l'un contre l'autre tels deux petits animaux dans un nid, apaisés et bienheureux, se sentant plus vivants qu'auparavant.

Pourtant, à chaque fois, au lever du jour, avant même que le premier oiseau chante, la fille avait disparu et le garçon se réveillait en sentant sur sa bouche comme un baiser encore tiède. Avait-il rêvé ? S'étaient-ils embrassés ? Il lui demanderait la nuit suivante. Enfin, s'il trouvait le courage.

Et puis l'été s'acheva, les jours devinrent moins chauds et il n'y eut plus de nuit suivante, plus de balade, de chanson ni de main dans les cheveux. Alvaro fit fouiller la contrée entière par les gardes de son père. Andréa avait disparu et il ne la revit jamais plus. Cela faisait presque dix ans que cette histoire était arrivée et depuis, il n'avait jamais plus été amoureux. Mais à qui pouvait-il bien en parler, lui qui était si seul.

Le lendemain, dans la matinée, une agitation inhabituelle attira le prince vers la fenêtre qui donnait sur la cour. Les gardes, les écuyers et les enfants se rassemblaient vers la porte du pont-levis. Les deux courtisanes Juanita et Dolores, au sommet de leur élégance, couraient rejoindre le groupe en riant.

« Il arrive ! Le voilà ! » criaient les uns. « Notre héros est de retour ! » chantaient les autres. Alvaro n'osait y croire. Il ne connaissait qu'une seule personne capable de mettre en émoi à ce point le château : l'incroyable Nadare !

Et c'était bien lui qui traversait le pont-levis sur un cheval fatigué, tout auréolé des exploits qu'il n'avait pas encore racontés. La foule s'agglutinait pour toucher son armure cabossée, telle une relique. Nadare serrait les mains de tous et caressait la tête des enfants. Il attrapa Dolores par la taille et la hissa sur son cheval. Aussitôt, elle prit le visage du héros entre ses mains et l'embrassa vigoureusement sans réfléchir. Le chevalier se mit à rire puis il sortit son épée du fourreau, la fit tournoyer au-dessus de sa tête et cria d'une voix tonitruante :

– Ma fidèle Dernadur a coupé tant de têtes d'infidèles qu'elle est comme moi... Elle a faim et soif !

Il lança sa lame qui siffla dans l'air avant de se planter en plein milieu d'un tonneau de vin qui aussitôt s'éventra et se déversa sur le pavage de la cour.

« Hourra ! Hourra ! » cria la foule en liesse.

Il était ainsi Nadare, tout dans le grandiloquent et l'excès. Et c'est pour ça qu'on l'aimait tant. Il était l'exact opposé d'Alvaro, beaucoup plus réservé. Mais durant leurs années d'études et de chevalerie, cela ne les avait pas empêchés d'être les meilleurs amis du monde.

Le héros de retour des croisades sauta de cheval, déposa Dolores encore sous le coup de

son baiser dans les bras d'un garde et chercha dans les hautes fenêtres la présence de son frère d'armes. Il aperçut alors Alvaro qui lui fit un petit signe de la main. Nadare tendit un bras puissant dans sa direction pour lui rendre son salut. Il souriait mais dans son regard, Alvaro vit toute sa fatigue, sa détresse et les horreurs de la guerre en Terre sainte.

Les deux amis partagèrent un copieux repas au cours duquel Nadare put raconter ces cinq dernières années passées loin des siens et de ses terres. Cependant, il voyait bien que son ami ne l'écoutait qu'à moitié.

– Alvaro, j'ai quelque chose d'important à te dire, continua-t-il d'un ton grave. L'armée mauresque était sur nos pas. Ils approchent, tu peux me croire. Ils seront là d'une semaine à l'autre. Il faut que tu prépares tes soldats. Tu dois envoyer des messagers dans les contrées voisines, prévenir tous les souverains avec qui tu as fait alliance pour que vous ne formiez qu'une seule et grande armée, sans quoi vous serez écrasés par les Maures. Ils sont habitués aux combats et très nombreux. Ils ont l'ambition de conquérir toute la péninsule Ibérique... Alvaro, tu m'écoutes ?

– Je souris car les astres m'avaient bien prédit ton retour mais n'annonçaient aucun conflit.

– Je ne te parle pas d'un conflit ou d'une discorde, je te parle de guerre !

– Moi aussi j'ai quelque chose à te dire mon cher Nadare... Un événement vient de transformer ma vie. J'ai revu Andréa.

– Qui ?

– Andréa, la fille de la sorcière. Celle que j'avais rencontrée lors de cet été si chaud et qui avait bouleversé mon cœur...

– Mais de quoi me parles-tu ?

– Toi, tu me parles de guerre alors moi je te parle d'amour.

Nadare se leva, excédé.

– Tu te moques de moi ? Je reviens des portes de Jérusalem, au plus profond du désert, pour te prévenir que ton pays va être mis à feu et à sang et toi tu m'expliques que tu es amoureux ?

– C'est à peu près ça, répondit Alvaro.

– Eh bien ! que veux-tu que je te dise ? Épouse-la, qu'on en finisse, et préparons nos armées.

– C'est impossible, je ne l'ai qu'entrevue. C'était un soir près du lac, la nuit venait de tomber et je ne sais même pas si j'ai rêvé ou non. Depuis, elle est introuvable.

– C'est moi qui rêve ! Mais enfin, serais-tu devenu fou ? On s'en fiche de cette fille...

– Tu dis ça car tu ne l'as jamais vue. Tu ignores tout de sa grâce et de sa beauté.

– Peut-être mais je sais de qui tu parles. Tu nous en as assez rebattu les oreilles à l'école de chevalerie. Je t'en supplie mon ami, reprends-toi ! Il faut grandir maintenant et arrêter de vivre dans le passé. L'heure est grave. Ton père est trop vieux, désormais. C'est toi le plus influent de la région. Tu dois faire quelque chose !

– Mais que veux-tu que je fasse ?! s'emporta Alvaro. Je n'y connais rien en batailles ! D'ailleurs tu sais bien que je n'ai jamais véritablement su me battre. Les autres princes des environs prennent depuis longtemps leurs décisions sans me consulter. Je ne suis pas comme a été mon père. Et maintenant, je suis aigri. J'ai séché de l'intérieur année après année. Aux yeux de tous je suis invisible. Même à mes propres yeux, j'avais fini par ne plus exister. Mais tout a changé depuis que j'ai revu cette fille... L'amour de ma vie.

– Je n'y crois pas ! Les villes, les villages, tout risque d'être incendié ! Des femmes et des enfants vont certainement mourir, ton Andréa y compris, et c'est tout ce que ça te fait... Tu dis que tu es amoureux mais tu es sans cœur.

– Détrompe-toi, mon ami. Si je réagis ainsi, c'est parce que je n'ai plus peur. Je suis rassuré car tu m'es revenu ! Tu es là. Et c'est toi qui vas mener cette guerre. Toi, le grand Nadare, qui es de retour avec Dernadur, ta fidèle épée. Tout le monde te suivra, prêt à mourir pour toi. Tu n'es pas seulement revenu pour nous prévenir mais aussi pour nous protéger. Si je dois faire cette guerre, je la ferai. Je ne suis pas un lâche. Mais je la mènerai à tes côtés et uniquement sous tes ordres. Dès demain, j'enverrai des hommes transmettre ton message aux quatre coins de la région. Tu l'auras ton armée !

Alvaro se leva et prit son ami dans ses bras.

– Je suis tellement heureux que tu sois revenu. Je t'aime mon frère.

– Toi aussi tu m'as manqué. Tu n'as vraiment pas changé. Maintenant, je sais que si je ne suis



pas mort là-bas, c'était juste pour pouvoir revoir ta sale tête de vieux cabochard !

Les deux amis avancèrent jusqu'au balcon du donjon et regardèrent la sierra baignée de soleil s'étendre à l'horizon.

– Tout est si calme... Comment peut-on imaginer que cet endroit va devenir sang et larmes, dit Alvaro. Ma bien-aimée est là, quelque part. Je dois absolument la retrouver avant que les ennemis soient à nos portes. Viens avec moi Nadare, accompagne-moi dans mes recherches. Avec toi, je sens que tout est possible.

– N'y pense pas ! Je ne suis même pas encore rentré chez moi voir les miens. Je suis venu directement ici pour te prévenir. J'ai demandé à ton palefrenier de me préparer un nouveau cheval ; je dois repartir sur-le-champ.

– Comment vais-je faire pour la retrouver ? Dis-moi...

– Pourquoi ne pas retourner vers ton fameux lac ?

– Mais je l'ai fait. J'y ai passé toutes mes journées depuis que j'ai cru la revoir.

– Eh bien passes-y aussi tes nuits, que veux-tu que je te dise !

Une fois son ami parti pour rejoindre ses terres et préparer la guerre, le prince prit quelques affaires pour passer la nuit dans la montagne, l'espoir au ventre.

– Quel imbécile j'ai été ! pensa-t-il tout haut. Cette fille incroyable, en vérité, je ne l'ai vue que de nuit et jamais le jour ! Il s'agit peut-être

d'un être magique, une sorte de fée ou bien une sorcière, comme le croyaient les paysans.

Il se moquait désormais de tout, même de la mort. Il savait que s'il ne devait vivre plus qu'un instant, ce serait dans les bras de cette fille qu'il aimait depuis toujours.

À suivre...

CLAUDIA
ELISABETH
MARIA
ou
Le concours

C'était l'effervescence. Dans la cour principale du palais royal allait se dérouler la finale tant attendue du concours annuel des Mini Miss Princess ! Au diable les tournois de chevaliers et autres joutes sanguinaires ! Cette fois, les jupettes allaient remplacer les armures ; les talons aiguilles et le charme seraient les seules armes tolérées sur la piste. Au sein du donjon, dans une ambiance survoltée, les dernières mèches se défrisaient, on retouchait le gloss, on forçait le mascara, les mamans bourraient de coton les soutiens-gorges des petites filles et on remontait les strings au maximum. La lutte serait sans merci. Il n'y aurait qu'une seule gagnante : la plus belle !

– Redresse-toi, mollassonne. T'es voûtée comme une église !

– C'est bientôt fini maman ? demanda Claudia Elisabeth Maria.

– Fais un effort, sinon je vais encore rater ta mise en plis.

– Je suis fatiguée.

– Tu auras tout le temps de te reposer quand tu seras vieille et laide. Pour l'heure, il s'agit de remporter la couronne et le fabuleux cadeau.

– Je voudrais dormir, juste un instant.

– N'y pense même pas. Ça te bourouflerait les yeux et te friperait la peau. Allez, courage ! C'est la dernière ligne droite avant notre victoire.

– J'espère que je serai aussi forte que toi, maman, quand tu as été élue reine de beauté.

Ce que la fillette ne savait pas, c'est que sa mère n'avait été que troisième dauphine et encore c'est parce qu'elle avait poussé dans les escaliers une concurrente qui menaçait de prendre sa place sur le podium.

– Mais oui ma chérie, tu es encore plus magnifique que moi à ton âge, rassura la mère.

– Et si je ne gagne pas ? s'inquiéta la petite.

– Impossible. Si nous t'avons donné trois prénoms, c'est parce que tu es trois fois plus jolie que toutes les autres.

– Il y en a quand même qui sont très belles dans la sélection, il faut bien le reconnaître.

– Pas d'inquiétude, maman est là. Je m'occupe de tout. D'ailleurs, la blondinette que tu

trouves si mignonne est sur le point de se faire disqualifier. On a vérifié, elle n'a pas encore sept ans, cette petite garce. C'est de la tricherie manifeste ! Voilà d'où viennent ces grands yeux de bébé qui ont fait fondre le public. Quant à l'autre qui pouvait aussi te faire de l'ombre, comme elle était rousse, avec ton père nous l'avons dénoncée pour sorcellerie. Toute sa famille sera brûlée sur un bûcher dans deux jours.

– Mais c'est horrible !

– Practiser avec le diable pour être la plus belle, voilà ce qui est véritablement horrible ma petite !

– Elle est si gentille...

– Bien sûr, par devant on est gracieuse, affable, mais par derrière on égorgé des poulets pour boire leur sang et on fornique avec des boucs. Allez, oublie ça ! Maintenant, tu te concentres et tu répètes une dernière fois ton texte. Pendant ce temps, je vais passer tes fesses au fond de teint.

L'enfant se racla la gorge et débita son discours tout d'une traite avec une voix angélique et espiègle, comme on le lui avait appris :

– Bonjour, je m'appelle Claudia Elisabeth Maria von Venningen, fille de la comtesse de Reichenstein, j'ai sept ans et demi et je serais très heureuse d'être élue plus belle princesse du royaume. Mes passions sont le poney et la confection de bouquets de fleurs coupées mais j'aime également aider les pauvres et faire le bien autour de moi, par exemple donner à manger aux personnes âgées. J'ai un petit chat

qui s'appelle Grisette, il est très coquin et mon rêve serait de nager avec des dauphins ou de devenir chanteuse. Si je gagne...

– N'oublie pas que c'est là que tu dois avoir ta petite larme à l'œil pour l'émotion, interrompit la mère qui maintenant ajustait les boucles d'oreille en cœur de son enfant.

– Si je gagne, je dédierai ma victoire à ma maman et à mon papa qui sont les personnes que j'aime le plus au monde car ils m'ont inscrite à ce concours où le plus important est de participer.

– Très bien ! Et à la fin tu fais coucou de la main et tu rajoutes : « D'ailleurs, j'en profite pour embrasser les autres concurrentes et je leur souhaite à toutes bonne chance. »

– Tu es sûre ?

– Certaine ! Il faut amadouer le public, te montrer loyale et désintéressée, même si au fond tu as juste envie que ces saletés chopent la lèpre ou qu'elles se pètent le bassin en glissant sur leur pot de cataplasme antirides.

– Ne t'en fais pas, je ne suis pas comme ça, répondit la petite, pensant que sa mère plaisantait.

– Allez ! Maintenant que tu es prête, marche un peu pour voir...

La petite s'exécuta et défila dans la pièce en faisant faire des huit à son postérieur.

– Voilà, c'est trèèèès bien... Ah ! tu es déjà une vraie femme fatale, comme maman. Il faut que tu plaises, que tu aguiches. Tu dois exciter les vieux pépés du jury, leur mettre l'eau à la bouche.



La petite prit une position langoureuse, se cambra, secoua ses cheveux ondulés et passa sa langue sur ses lèvres écarlates.

– Ce n'est pas un peu trop si je fais comme ça, maman ?

– Paas du tout ! Rassure-toi, à ton âge, on n'est jamais vulgaire.

Le combat fut terrible. Plus dur encore que sur un champ de bataille. Il y eut des cris et des larmes. Il ne manquait que le sang. Les rivales étaient toutes très belles et très bien préparées. Plusieurs fois Claudia Elisabeth Maria trembla et se mit à douter. Au final, elle l'emporta de justesse quand la favorite déclara forfait après s'être intoxiquée en croquant dans une pomme appétissante mais véreuse apparue mystérieusement dans sa loge. Notre gagnante était remplie de joie. « C'est le plus beau jour de ma vie », lança-t-elle à l'assemblée quand on lui déposa la couronne de faux diamants sur la tête.

Le fabuleux cadeau arriva sur un coussin d'or. C'était un miroir dans lequel elle allait pouvoir se mirer et s'admirer jusqu'à la fin de ses jours. Mais cet objet ne faisait pas que refléter la beauté, il la confirmait, car c'était un miroir magique qui parlait.

Claudia Elisabeth Maria repartit dans son carrosse, absorbée par son propre reflet, et tout le long du chemin elle demanda :

– Miroir, mon beau miroir, dis-moi qui est la plus belle.

Et le miroir répondait :

– Dans tout le vaste monde et à des lieues à la ronde, il n'y a pas plus éclatant que votre beauté, princesse.

– Es-tu bien certain de ce que tu affirmes ? questionnait la petite fille troublée.

Et le miroir répondait invariablement :

– Dans tout le vaste monde et à des lieues à la ronde, il n'y a pas plus rayonnant que votre magnificence, princesse.

Ainsi de suite, jusqu'au jour où...

Mais la suite de l'histoire, vous la connaissez. Inutile de vous la conter...

ILS SE SONT
DIT : OUI !



MARIAGE

Hier, le troisième petit cochon s'est uni à la belle Shéhérazade dans le plus grand secret, prouvant encore une fois que l'amour n'a pas de limite et rassemble toutes les cultures.

DEVINETTE DE LA SEMAINE

Qui a encore utilisé le plus de shampoing cette année ?
Réponse : Raiponce.

FAIT DIVERS D'HIVER

LA PETITE FILLE
AUX ALLUMETTES
N'EST PAS MORTÉE !

Elle a juste mis le feu à cette ville de gros bourgeois et s'est sauvée dans le Sud pour faire la manche avec un musicien des rues originaire d'Hamelin.



Princess's SECRETS

LE MAG PEOPLE DANS L'INTIMITÉ DES CONTES DE FÉES

n° 4897

FASHION WEEK

LES MAILLOTS DE BAIN DE L'ÉTÉ

Après avoir fait sensation avec sa collection d'habits neufs *Invisibility*, le couturier de l'empereur lance le bikini en peau d'âne. Le dernier cri de la mode sera donc « hi-han » !



ÉCOLOGIE

LA FIN DE LA FAIM

L'équipe de recherche du professeur Jack, spécialisée en génétique, a mis au point une sorte de haricot rampant très prometteur. Les résultats de l'étude seront publiés dès que les secours auront réussi à se frayer un chemin dans le laboratoire pour libérer les chercheurs.

STUPÉFIANT

LA COCAÏNE ÉTAIT CACHÉE DANS DES POMMES !

La police met la main sur un énorme stock de drogue dans une mine !

« Blanche Neige » ne serait pas une personne mais bel et bien un nom de code que des nains utilisaient pour écouter leur marchandise auprès des animaux de la forêt.



PUBLICITÉ

Votre nouvel institut de beauté vous accueille du lundi au samedi. Esthéticienne d'expérience spécialisée en épilation très difficile, BELLE saura répondre à toutes vos attentes.

EXCLUSIF : LE CHAT BOTTÉ AURAIT DES AMPOULES !

De la faute de Charles Perrault qui ne les a pas décrites à la bonne taille », cordonnier, s'indigne le célèbre matou. « Je ne pourrai pas porter ça !



Les conditions de vie dans les EHPAID (établissement d'hébergement pour personnes âgées imaginaires et dépendantes) deviennent de plus en plus difficiles.

Au Bois Joli, les pensionnaires sont uniquement nourris de galettes et de petits pots de beurre, et le mur écroulé du parc laisse passer les loups. « Il est temps de tirer la chevillette d'alarme pour que la bobinette cherre enfin ! » crie haut et fort une infirmière qui voit rouge.

PETITE ANNONCE :

VENDS CARROSSE/CITROUILLE,
DEUX PORTES,
TRÈS BON ÉTAT. MAIS ODEUR
DE TABAC PERSISTANTE.

BARIDBARAN

ou

Une histoire exagérée ?

C'était un royaume où tout allait pour le mieux. Il y régnait l'ordre, on y pratiquait la méditation et on y vénérait la beauté. Chaque chose était à sa place suivant une répartition sacrée, dictée par de divines entités avec plein de bras. Chaque individu était rangé selon une hiérarchie de castes très bien organisée où, par bonheur, les populations les plus riches et nobles n'avaient aucune chance de tomber sur un de ces mange-merdes de pauvres, répugnantes et illettrés. De plus, cette société avait tant de considération pour les âmes et les corps que l'on ne mangeait pas les vaches et que l'on évitait d'écraser les fourmis, craignant que ce soit la réincarnation d'une vague cousine du côté de la belle-sœur du tonton de la grand-mère. Bref, le respect était le maître-mot de cette civilisation parfaite surtout pour les femmes car dans ce royaume, le féminin l'emportait sur le masculin.

Baridbaran était un jeune garçon premier-né d'une famille très pauvre de six enfants. Il habitait dans une petite cabane faite de tôles avec une magnifique vue sur les immondices

qui flottaient dans le Gange, fleuve largement aussi sale que sacré.

Dans un langage ancien tiré du sanskrit¹, *Baridbaran* signifiait « couleur de nuage ». Il avait été appelé ainsi à cause de sa peau bien plus claire que celle des enfants de la région. Cette différence lui avait sauvé la vie lors de sa naissance car c'était une grande honte, dans ce royaume, de mettre au monde un mâle en premières couches. Le déshonneur s'abattait sur la pauvre mère pour au moins sept cycles du calendrier hindou, ce qui correspond facilement à deux réincarnations en singe, une en éléphant et au moins trois en chèvre. C'est long, surtout pour endurer le malheur. Quant au père, il subissait une lapidation de la part des femmes du village, c'est-à-dire qu'elles lui lançaient des pierres qui font très mal jusqu'à ce qu'il meure. Ensuite, on autorisait les plus jeunes à finir le travail jusqu'à ce que le visage de l'homme soit tout écrabouillé. Cela pouvait prendre plusieurs jours car les fillettes ne peuvent pas encore porter de très gros cailloux.

Donc depuis toujours, à la tombée de la nuit, les familles se débarrassaient de leur premier bébé garçon dans les eaux brunâtres du Gange, le confiant à la bienveillance du dieu Shiva², qui, paraît-il, tient la source du fleuve dans ses cheveux. Les nourrissons flottaient un moment puis finissaient toujours par couler silencieusement, sauf quand ils se faisaient bouffer par des gavials³, auquel cas, forcément, ils hurlaient un

1. Ancienne langue indienne.

2. Dieu hindou de la destruction... en vue d'un monde nouveau tout de même.

3. Petits crocodiles du Gange piscivores donc qui mangent plutôt du poisson mais du bébé grassouillet ça passe aussi.



petit peu. Alors on demandait aux hommes de chanter fort à la veillée, comme ça on n'entendait presque rien.

Il faut dire que l'on n'aimait guère les hommes dans ce royaume. La tradition les désignait comme « impurs » et bien inférieurs aux femmes. On ne les laissait pas pénétrer dans les temples de peur qu'ils ne les souillent. Il leur était interdit de se rendre à l'école, effort inutile pour des cerveaux si amoindris. Évidemment, ils pouvaient sortir dans la rue pour aller faire leur marché mais uniquement avec un seau retourné sur la tête par respect, politesse et soumission, et toujours avec leur femme ou leur sœur pour les protéger.

Baridbaran eut la vie sauve car sa peau presque blanche le fit passer pour un envoyé de la déesse Sarasvati⁴. Néanmoins, pour plus de sécurité, la famille préféra le cacher au fond d'un tonneau sous un tas de poissons fumés jusqu'à ce qu'une fille naîsse dans la famille. C'est ainsi qu'il vint officiellement au monde à l'âge de dix-huit mois, quelques jours après sa sœur aînée ; ce qui est assez improbable mais on n'était pas à ça près dans ce royaume où tout allait pour le mieux.

En grandissant, cet enfant devint si beau que très rapidement cela se sut jusqu'au fastueux palais du centre de Calcutta. Aussi, un matin, la peintre royale se présenta pour faire son portrait. Ce fut un immense honneur pour la famille. Ils accueillirent l'artiste comme le

4. Déesse hindoue vêtue de blanc, symbole de la connaissance, des arts et de la crème solaire.

voulait la coutume, avec dévotion et en sacrifiant leur ration de nourriture du mois. L'artiste engloutit tout, recracha la moitié, rota et se mit au travail. Le portrait fut si réussi que la princesse qui avait commandé l'œuvre tomba immédiatement en amour et acheta l'enfant contre un sac de riz et un tapis finement brodé la représentant sur son trône. La mère remercia fièreusement Vichna et Krishnou⁵ pour ce grand bonheur. Les sœurs eurent le droit de se bourrer de riz basmati jusqu'à être rassasiées, les frères eurent le droit de regarder le beau tapis mais sans le toucher et Baridbaran eut le droit de quitter son tonneau, dont il n'était toujours pas sorti, pour suivre les femmes en armes venues le chercher.

Une fois au palais, on installa le jeune garçon dans une magnifique chambre pleine de coussins soyeux et de matelas moelleux. Quatre sculptures d'éléphants grandeur nature et en or massif ornaient les coins d'un lit gigantesque. Des hommes à demi nus attendaient pour le préparer. On le plongea dans un bain rempli d'une eau rose infusée à la fleur d'hibiscus. Puis il fut enduit d'une huile douce à base de jasmin avant d'être revêtu d'un sherwani⁶ doré. Enfin, on le mena dans une pièce où l'on avait déposé des jarres de vin et des plateaux d'argent recouverts de fruits et de viandes délicieusement épicees pouvant assouvir toutes les faims.

5. Les vrais noms des dieux sont Vichna et Krishna. Ils ont été modifiés pour ne pas offenser les membres de la communauté religieuse... et aussi un petit peu parce que c'est rigolo.

6. Vêtement carrément chic porté par les hommes lors des fêtes ou des mariages. En plus, celui-là, il est doré.

Au tintement d'une clochette, les hommes quittèrent la pièce en se glissant derrière une tenture. Une très vieille femme fit alors son entrée. Son visage maigre était paré d'un bindi⁷ rouge sur le front. Sa peau craquelée plissait tant qu'elle lui donnait l'apparence d'un vieux lézard. La vieillarde demanda à Baridbaran si l'on s'était bien occupé de lui et s'il était prêt à être honoré par la princesse. L'enfant acquiesça timidement. Elle lui ordonna de se déshabiller et de s'étendre sur le lit. Il s'exécuta.

— Quand donc arrivera la princesse ? demanda Baridbaran un peu gêné.

— Mais je suis la princesse, mon petit, répondit l'ancêtre en s'allongeant près de lui. Maintenant tais-toi et laisse-moi goûter ta jeunesse.

L'enfant ferma alors les yeux en pensant très fort à sa famille qui avait maintenant un très beau tapis dans sa petite maison en toile.

Le nouvel amant de la princesse fit sensation dans les hautes castes indiennes. Elle l'emmenait dans toutes les fêtes pour le montrer. Les convives étaient uniquement des femmes entourées de beaucoup de serviteurs toujours beaux et musclés qu'elles tenaient par des laissees. Elles s'empiffraient en regardant le jeune garçon danser durant des heures, costumé uniquement d'une ficelle de clochettes autour de la taille et des chevilles. Les femmes riaient en lui pinçant les fesses et dès qu'elles étaient ivres, elles l'attrapaient pour se frotter contre lui. La princesse,

7. Point rond appelé aussi « tilak », « pottu », « sindur » ou encore « kumkum » et qui symbolise encore plus de trucs qu'il n'a de noms.

qui était possessive mais néanmoins partageuse, prêta volontiers Baridbaran à quelques-unes de ses amies les plus riches et influentes. Elles étaient souvent laides, grasses ou dégoûtantes mais ce n'était rien comparé à celles qui étaient sadiques ou violentes. Cette beauté offerte par la déesse Lakshmi, comme chacun se plaisait à lui dire, était pour lui une terrible malédiction.

Par bonheur, Baridbaran grandit et sa beauté enfantine laissa place aux traits plus marqués de l'adolescence. Sa chair délicate se transforma en muscles et la douceur de sa peau disparut sous les poils.

La princesse le délaissa petit à petit et finit par commander le portrait d'un plus jeune garçon que l'on disait magnifique et qui vivait du côté de Bénarès.

Baridbaran fut relégué aux latrines pour y récurer l'urine. Cependant, comme il avait été le favori de la princesse, on lui promit la place de ramasseur de crottes de l'éléphant royal, beaucoup plus prestigieuse, seulement pas avant une vingtaine d'années étant donné son jeune âge. Le pauvre enfant pensait avoir mangé son pain noir mais son véritable malheur ne faisait que commencer car l'adolescent tomba amoureux de l'inaccessible Enakshi, la nièce de la princesse. Après avoir subi tant de sévices corporels, il s'apprêtait à découvrir les souffrances de l'âme et du cœur.

Enakshi était belle et surtout d'une infinie bonté. Baridbaran avait vu dans son regard tant de douceur qu'il en fut tout chaviré. Quand il disposait d'un peu de temps ou quand les gardes faisaient leur sieste, il rejoignait la jeune

fille dans le jardin intérieur du palais pour l'écouter lire des poèmes. À l'aide d'une feuille de palmier, il lui faisait de l'air en lui contant la misère si pittoresque de son village. Parfois, elle lui laissait tenir son ombrelle quand elle soulevait son sari⁸ pour tremper ses pieds dans le bassin aux poissons. Le garçon vibrait, la fille riait ; même les oiseaux voyaient que ces deux-là s'aimaient.

Chaque nuit, il rêvait qu'il se glissait dans sa chambre, la réveillait d'un tendre baiser et l'emportait dans ses bras en échappant habilement à la vigilance des gardiennes. Ils quittaient alors cette prison-palais sur un tapis volant dérobé dans la chambre aux trésors de l'infâme princesse. La magie les transportait au-delà des murailles, haut dans un ciel étoilé, mais leur amour les emmenait plus loin encore...

– Réveille-toi, shudra⁹ ! hurla la cheffe de la garde en lui balançant un coup de pied dans le ventre. On t'attend dans les appartements royaux. Les amies de la princesse ont fait fort cette nuit et nombre d'entre elles se sont fait dessus. Va vite nettoyer les vénérables cacas de nos invités !

En montant le grand escalier du palais moghol¹⁰ avec son bac et son balai, il vit Enakshi accoudée à la rambarde de la terrasse.

8. Vêtement traditionnel pour femme en soie véritable, super confort, beaucoup de coloris, soldé à -50 % si vous achetez avant la fin de l'histoire.

9. Serviteur de la caste indienne la plus basse. Même le poulpe est mieux classé que lui.

10. Empire ayant son apogée au xvi^e siècle en Inde ; le célèbre palais du Taj Mahal en est la représentation architecturale parfaite alors que le pont du Gard pas du tout.



Elle regardait tristement l'horizon. Le ciel était orageux mais sa mine était plus sombre encore.

– Que se passe-t-il maîtresse ? demanda Baridbaran.

– Je dois quitter le château aujourd'hui même, lui dit-elle. Il me faut aller choisir mon mari parmi un tas d'hommes que l'on m'a réservés.

– Je t'en prie, emmène-moi. Je serai ton serviteur dévoué et toujours fidèle.

– Lorsque je serai mariée, je pourrai enfin hériter de mes titres et deviendrai princesse en mon palais. J'aurai alors autant de fortune que ma tante et je reviendrai t'acheter.

– Et si elle n'accepte pas ? demanda le garçon inquiet.

– Alors je te volerai, comme une brigande dérobe une pierre précieuse... En attendant mon retour, prends ceci.

Elle déposa dans la main du garçon un papier plié, l'embrassa sur les lèvres et partit en courant rejoindre ses appartements. Dans l'après-midi, Enakshi quittait Calcutta à dos d'éléphant au son des bansurîs¹¹ et des sitars¹², suivie d'une caravane de serviteurs portant malles, sacs et cabas.

Malheureusement la princesse, si elle était partageuse, restait tout de même très possessive. On l'avait prévenue du manège des deux amoureux et rien ne la mettait plus en

11. Flûte traversière en bambou qui fait un joli son quand tu souffles dedans, sauf si t'es trop nul.

12. Instrument à cordes pincées qui donne rapidement envie d'allumer de l'encens et de manger du poulet tandoori.

colère que l'amour chez les autres. Dès que son espionne l'eut informée que sa nièce avait dépassé les limites de la ville, elle fit mener Baridbaran à ses appartements. Le garçon fut jeté à terre juste devant ses pieds.

– Je suis déçue par ton comportement, dit-elle sèchement. Je t'ai tout donné et tu m'as trompée !

– C'est faux ! Je n'ai rien fait d'inavouable.

– Ne mens pas, homme ! Ose dire que tu n'en aimes pas une autre.

– Mais c'est vous qui ne m'aimez plus, princesse, répondit Baridbaran plein d'incompréhension.

– Assez !

La vieille se leva avec difficulté et tira violemment sur le turban du garçon qui se déroula d'un coup et tomba à terre. Au milieu de l'étoffe dépassait un papier. La princesse fit signe à une garde pour qu'elle le ramasse et le lui donne. Dessus se trouvait le visage de la jeune Enakshi, dessiné de la propre main de la peintre royale.

– Voilà qui est intéressant. À qui as-tu volé ce portrait que tu oses souiller de ton regard impur ?

– À personne ! On me l'a donné.

– Et qui te l'a donné ?

Baridbaran baissa les yeux et se tut.

– Ha ! Ha ! Laisse-moi rire. Tu penses vraiment que tu vas pouvoir aimer ainsi une kshatriya¹³ aux yeux de tous ?

13. Noble d'une des castes indiennes les plus hautes. Avec tout ce que tu apprends ici tu vas pouvoir te réincarner en ado cultivé, si ça se trouve.

– Enakshi reviendra me chercher, elle me l'a promis. Elle m'arrachera à vos griffes et me rendra ma liberté.

– Inutile ; ta liberté, je te la rends... Je ne veux plus de toi ici, tu m'as fait trop de peine.

– Vous me laissez partir ?

– Évidemment, je ne suis pas monstrueuse. Gardes ! Raccompagnez ce jeune homme à la porte de mon palais et en passant, rendez-lui son portrait.

– Celui d'Enakshi ? demanda une garde étonnée.

– Non, celui-là je le garde. Je parle du portrait que j'ai fait faire de lui...

La princesse marqua un temps puis regarda la garde avec insistance avant de poursuivre :

– Ainsi, il se souviendra de son beau visage jusqu'à la fin de ses jours.

La garde esquissa un sourire complice, attrapa le garçon par les cheveux et dit :

– C'est entendu princesse. Vos désirs sont des ordres.

Les femmes gardes emmenèrent Baridbaran dans leurs geôles. Chacune leur tour elles le forcèrent, comme il était d'usage avec les hommes qui avaient fauté. Puis elles débouchèrent une fiole d'acide en riant et lui en lancèrent de grandes giclées à la figure, comme l'autorisait la loi. Le beau visage du garçon se mit à fondre, le rendant presque aveugle. Ensuite elles lui firent boire le fond du flacon pour lui laver la bouche de tous ses vilains mensonges. Les lèvres encore fumantes et le corps en sang, il

fut poussé dans la ruelle qui donnait sur l'arrière du palais, par cette même porte où hier encore il jetait des bassines entières d'eaux puantes et d'excréments.

Il traîna tout le jour dans les rues de Calcutta, cherchant une âme secourable qui pourrait le soigner, mais il n'était qu'un garçon marqué du sceau de l'infamie. Défiguré et devenu muet, personne, pas même les autres hommes, ne voulait poser son regard sur lui. Il était devenu un intouchable¹⁴.

Il réussit à survivre un temps dans la ville, buvant dans les flaques avec les chiens et mangeant les fruits pourris abandonnés à la fin des marchés. Il attendait le retour de la belle Enakshi. Elle seule pouvait encore le sauver par son amour ou sa pitié.

Les semaines passèrent. Tous les soirs, il errait autour du palais, espérant y voir de l'agitation ou y entendre une rumeur qui annoncerait l'arrivée d'une jeune et riche princesse revenue chercher son aimé. Mais au pied de ces murs, on n'entendait que les lamentations de mendians édentés couverts de puces.

Comprenant que son attente était vaine, Baridbaran décida de rentrer chez lui en suivant le cours du fleuve. Malheureusement, dans son village, il fut rejeté comme à la ville, avec plus de force encore. Dès son arrivée, sa famille s'empressa de regagner sa cabane et ferma la porte avec le verrou. Le garçon frappa et voulut crier : « Ouvrez-moi ! N'ayez pas peur, c'est moi, Baridbaran ! » Mais sa langue trouée ne pouvait émettre que des ahanements.

14. Personne hors caste, considérée comme impure. Pas de bol !

– Veux-tu que le déshonneur frappe notre famille ? menaça la mère en parlant au travers de la tôle. File d'ici ! Les voisins pourraient voir ton abominable visage.

– Voilà ce qui arrive quand on est trop beau et qu'on aguiche les femmes, dit l'une des sœurs. C'est de ta faute !

– Ah ! si seulement on l'avait noyé... Nous n'aurions pas à subir tous ces tourments...

– Sauf que nous n'aurions pas eu le beau tapis, répliqua une autre sœur.

– Je t'en prie, reprit la mère, si tu aimes vraiment ta famille, et par respect pour ta chère maman, va mourir ailleurs.

Désespéré, le jeune garçon prit le sentier qui descendait vers le Gange. Le soleil, sur le point de se coucher, jetait ses derniers rayons. Il se glissa dans l'eau et se laissa porter par le courant. Il regarda les nuages devenus rouges. Les gavials arrivèrent et le dévorèrent sans qu'il se débatte. En quelques minutes, il ne resta presque plus rien de Baridbaran ; juste un portrait dont l'encre se diluait dans l'eau boueuse du Gange et dans le sang. Plus loin, dans le village, on entendait les hommes chanter pour la veillée. Ils chantaient bien, ils chantaient fort.



ANDRÉA
ou
Le jour et la nuit

CHAPITRE III

Au lac, la nuit était déjà bien noire mais la lune montante offrait une clarté rassurante. Assise sur un grand rocher qui dominait la vallée, elle écoutait le silence de la sierra. Toutes ces nuits à l'attendre depuis qu'elle avait été surprise au bord de l'eau lui avaient semblé une éternité. Allait-il enfin venir ? Elle en était presque certaine. Il avait dû finir par comprendre qu'il était impossible pour elle d'apparaître en pleine journée. Elle s'en voulait de s'être sauvée comme une voleuse, l'autre fois. Mais cela aurait pu être n'importe qui, un braconnier, ou, pire, des soldats en guet dans la montagne. Pourtant, elle avait bien entendu prononcer : « Andréa ! » Elle n'avait pas reconnu la voix mais qui pouvait encore connaître ce prénom maudit qu'elle n'avait plus jamais dit à personne ? Et puis il y avait cette phrase que lui avait rendue l'écho : « Te souviens-tu de moi ? » Quelle imbécile elle avait été. Ça ne pouvait être que lui. Mais elle s'en fichait car elle savait

désormais au plus profond de son cœur qu'il l'aimait encore.

Une lueur éclaira l'autre côté de la rive. Quelqu'un venait d'allumer une torche. La lumière de la flamme se reflétait dans l'eau et cela lui rappela les flambeaux de leur première rencontre. Il arrivait. Il n'y avait pas de doute possible. Son souffle s'emballa.

— Allons, grande fille... calme-toi, se dit-elle dans un murmure.

La lumière avançait doucement le long de la berge. Il venait dans sa direction. Andréa prit une profonde respiration, descendit de son rocher puis frotta sa tunique pour en chasser la poussière. Elle était sale et déchirée. Ses nuits de femme, elle les passait la plupart du temps seule, éloignée du monde. Cette étoffe n'avait pas d'autre utilité que de la protéger du froid et de la rosée de l'aube. Mais maintenant qu'elle devait lui servir de robe, elle remplissait bien mal sa fonction. Il approchait toujours. Désormais, elle pouvait presque distinguer sa silhouette. Elle ôta alors ses guenilles et les jeta dans un buisson. Puis ne sachant trop que faire et sans réfléchir, elle plongea d'un coup dans l'eau fraîche du lac.

Alvaro arriva enfin. Il alluma une torche, moins pour voir que pour être vu, et continua d'avancer en observant les alentours. « S'il m'est impossible de la trouver, c'est elle qui me trouvera forcément », pensa-t-il. Il savait qu'il usait là de sa dernière chance.

Il décida de faire le tour complet du lac en prenant par la petite plage. Il marchait lente-

ment. Il redoutait déjà le moment où, inévitablement, il retomberait sur ses propres pas. Très vite le sentier rejoignait la rive. Il s'accroupit pour regarder la lune flotter sur les eaux endormies qui ressemblaient à un miroir. Soudain, le reflet trembla et devint flou. Une onde se propageait à la surface comme si l'on avait jeté une pierre au milieu du tableau. Alvaro vit alors quelqu'un nager dans sa direction. Il se redressa stupéfait. C'était bien elle qui arrivait, comme une sirène apparaît aux marins à la proue des bateaux.

— Andréa ? Andréa, est-ce bien toi ?

— Bonsoir Alvaro.

Son regard bleu s'illumina. Tout en lui renaisait à nouveau.

— Andréa... Je t'ai cherchée partout ! Tu avais disparu.

— Je sais.

L'amour fantasmé qu'il portait à cette fille se transforma soudainement en légère crainte. Il s'approcha et demanda, méfiant :

— Es-tu un de ces êtres extraordinaires mi-femme mi-poisson qui envoûtent le cœur des humains pour les dévorer ensuite ?

Elle s'arrêta de nager et se mit à rire.

— Une sirène ? À plus de trois cents lieues de la mer ?

— Eh bien, sors de l'eau que je voie si tu as des nageoires.

— Je ne peux pas...

- Et pourquoi donc ?
- Parce que je suis nue.

Alvaro resta silencieux un instant puis reprit, curieux :

- Où sont tes vêtements ?
- Je ne sais pas.
- Comment cela ? Je ne comprends pas.

– Quand je t'ai vu arriver, je me suis rendu compte que je ressemblais à une mendiante. Je ne voulais pas que tu me voies ainsi alors j'ai jeté mes habits. Mais comme je me suis retrouvée toute nue, j'ai dû sauter dans l'eau.

Cette fois, c'est Alvaro qui se mit à rire. Il en était certain, ce ne pouvait qu'être la fille fantasque et imprévisible qu'il avait connue. Il enleva à son tour sa propre tunique puis fit quelques pas pour entrer dans l'eau et enfin la rejoindre.

- Ainsi nous sommes à égalité, dit-il.
- Comme au premier jour...

Le visage d'Andréa était devenu plus sombre mais ses yeux et ses cheveux étaient identiques à ceux de son souvenir.

- Ma grand-mère est morte peu après l'été de notre rencontre. J'ai dû me débrouiller seule.
- Tu m'as tellement manqué, dit Alvaro.
- Je n'ai jamais été loin.
- Désormais, si tu le souhaites, tu peux vivre avec moi. Je devrais pouvoir te trouver

quelques robes dont tu n'auras pas honte, dit-il en souriant.

– C'est impossible, je ne peux pas quitter cette montagne. Je ne peux pas non plus me séparer de la nuit. Si tu veux me revoir, ce sera uniquement vers ce lac et en compagnie de la lune.

Andréa se mit à nager un peu vers le large. Le jeune homme la suivit.

– Tu ne peux pas rester ici indéfiniment, dit Alvaro. Des ennemis approchent. La contrée risque d'être assiégée. Tu ne seras en sécurité qu'au château.

– Je sais me défendre.

– Je t'en prie Andréa, viens avec moi, ne nous séparons plus.

– Nous sommes peut-être séparés par le corps mais pas par l'esprit.

– Alors tu repartiras à l'aurore comme d'habitude ?

– Oui. J'en suis encore plus désolée que toi, tu peux me croire.

– Mais de quoi as-tu peur ? Quelle malédiction t'empêche donc de te présenter face au soleil ?

– Un jour peut-être, je te le dirai...

Les deux tournaient l'un autour de l'autre dans l'eau noire du lac.

– Et si moi aussi, je décidais de ne vivre que la nuit ?

– Alors nous serions toujours ensemble, répondit-elle.

Le menton d'Andréa se mit à trembler. Alvaro lui attrapa les mains.

– Que se passe-t-il ? Quelque chose ne va pas ?

– Non, tout va bien. Je n'ai jamais été aussi heureuse mais... je grelotte.

– C'est vrai que cette eau est gelée, répondit le garçon en riant. Rejoignons vite la rive.

Le froid tombait vite dans la sierra. Alvaro donna le haut de sa tunique à Andréa pour qu'elle se couvre et ils allumèrent un feu avec quelques branches mortes. Puis ils s'assirent côte à côte, enveloppés dans la couverture qu'il avait détachée de la selle de son cheval. Ils regardèrent le feu sans dire un mot, pelotonnés l'un contre l'autre, comme ils le faisaient lorsqu'ils étaient encore enfants. Des braises rouges, poussées par la chaleur des flammes, montaient dans le ciel et se mélangeaient aux étoiles et leurs yeux brillaient tout autant.

Même dans cette demi-obscurité, il pouvait voir les moindres détails de son visage : sa bouche, ses dents, ses sourcils, le contour de ses oreilles, ses cheveux à ressorts qui bougeaient sans cesse comme s'ils étaient vivants et ce regard qui étrangement lui était si familier.

– Nous sommes devenus des adultes, dit-elle presque gênée.

– Mais tu es toujours aussi belle.

– Et toi, tes yeux sont devenus encore plus bleus, murmura-t-elle.

– Il y a une chose que je n'ai jamais osé te demander, poursuivit-il. Je n'arrive pas à savoir



si je rêvais ou si c'était vrai mais il m'a toujours semblé que tu m'embrassais dans mon sommeil avant de t'en aller.

– Tu veux dire comme ça ?

Le feu crépitait, la lune veillait, et tout autour la nature se rendit plus douce et silencieuse pour ce baiser qui avait mis si longtemps à arriver.

C'est ainsi qu'ils se retrouvèrent trois fois trois nuits, seuls avec leur amour, cachés dans les profondeurs de la sierra à s'aimer et à apprendre à s'aimer, loin du monde et loin du vacarme assourdissant de cette guerre qui se préparait. Chaque matin, la belle disparaissait ; chaque soir, elle réapparaissait, comme le voulait l'enchantedement. Puis vint la dixième nuit ; celle qui, sans qu'ils le sachent, serait leur dernière, et cette nuit-là, ils s'aimèrent encore plus fort. Comme à son habitude, Andréa se réveilla bien avant l'aube et s'extirpa avec douceur des bras d'Alvaro. Elle s'apprêtait à partir sans dire un mot mais des murmures étranges dans la montagne attirèrent son attention. Elle escalada la roche et aperçut rapidement des campements de soldats sur l'autre versant de la colline. Certainement des éclaireurs venus repérer les lieux avant l'arrivée des troupes. La jeune fille redescendit et secoua le prince :

– Les Maures sont là. Il faut vite que tu retournes au château pour prévenir les tiens.

– Tu es sûre ?

– Certaine, je viens de voir une avant-garde.

Alvaro se redressa d'un coup et s'empessa d'éteindre, avec son talon, les restes encore

ardents du feu de camp. Cette fois, il ne lui laisserait pas le choix ; il l'emmènerait avec lui de gré ou de force.

– Andréa, écoute-moi bien... Andréa ?

Le jeune homme chercha du regard tout autour de lui, mais la fille avait déjà disparu, envolée plus vite qu'une herbe folle soufflée par le vent. Il resta un moment immobile en silence et comme il ne savait pas vraiment ce qu'il attendait, il finit par remballer ses affaires et par partir.

Le soleil s'extirpa à peine des cimes de la montagne quand Alvaro franchit ses douves fraîchement pourvues de pieux acérés. Chacun s'affairait à aiguiser son épée, à harnacher son cheval et à graisser son armure comme si la nouvelle était déjà parvenue au château. Nadare était là, donnant ses ordres, le geste vif, la voix forte.

– Te voilà enfin Alvaro... J'ai failli attendre ! dit-il en voyant arriver son ami.

– Les Maures sont dans la montagne et ils...

– On est au courant ! Prépare ta monture immédiatement, prends deux hommes et pars sur-le-champ quérir les troupes alliées restées en réserve dans les terres intérieures.

– Tu plaisantes ? s'emporta le prince. Tu pourrais envoyer n'importe qui pour cette besogne ! N'essaie surtout pas de te débarrasser de moi. J'irai combattre à tes côtés.

Nadare empoigna fermement son ami par le bras. Il avait le regard plus noir que jamais.

– Frère, tu ne dois pas mourir... Pas aujourd'hui.

– Je ne suis plus un enfant. Je ne suis plus non plus celui qu'il fallait protéger. Je suis le prince et je combattrai avec mes hommes sur mes propres terres.

– Écoute-moi bien Alvaro, j'ai fait une promesse. Une promesse à une femme...

– Andréa ?! Tu connais donc Andréa ?

Nadare baissa les yeux. Son cœur était traversé par tant d'émotions qu'il dut se maîtriser pour ne pas céder à la tentation de tout révéler. C'est alors qu'un cri retentit du haut de la muraille :

– À la garde ! Les Maures arrivent ! À la garde !

Les deux hommes grimpèrent quatre à quatre les escaliers de bois qui menaient à la tour de guet. L'armée ennemie était là, plus massive et impressionnante que jamais. À perte de vue, des cavaliers accompagnés de leur colonne de fantassins.

– Elle m'a fait jurer de te garder en vie coûte que coûte, reprit Nadare le regard plongé dans cet horizon noir.

– Mais si je ne suis pas là, qui donc va bien pouvoir te défendre ? ironisa le prince.

Durant toute la matinée, les troupes alliées arrivèrent par les montagnes pour renforcer l'armée d'Alvaro. Mais en face, sur la plaine, l'ennemi grossissait toujours, grouillant comme au sein d'une termitière.

Le combat débuta à midi. Les deux armées se ruèrent l'une sur l'autre dans un désordre et un fracas monstrueux. La poussière se souleva de terre. Des pluies de flèches s'abattaient à intervalles réguliers comme des giboulées mortelles. Du haut du château, l'affrontement ressemblait à une bête hirsute, hérisseée de lames d'épées et de pointes de lances, ondulant en cadence comme une charogne géante déjà agonisante. De ce combat immense sortait un chant macabre, le cri étouffé d'une vague opaque aspirant parfois des fagots d'hommes, recrachant toujours des corps morts. Puis tout devint écarlate, les visages des hommes cramoisis de colère, les entrailles de la terre pourpre de sang, le ciel infini rouge de honte.

Au cœur de la bataille, les soldats ne se différenciaient plus. Ils étaient tous devenus semblables, juste des hommes en sursis. Chacun doutait, cherchant à reconnaître dans le tumulte l'écusson de l'adversaire avant de frapper. Seuls les chevaux étaient silencieux, piétinant sans bruit un sol mou de cadavres.

Nadare, armé de sa fidèle Dernadur, fracassait les têtes de ses ennemis, coupait leurs bras et cassait les pattes de leurs chevaux. Mais dans la furie, il ne perdait jamais du regard son frère d'armes qui, du haut de sa monture, fauchait des rangées d'hommes comme s'il s'était agi d'herbes hautes. Les flèches tombant du ciel se brisaient sur leur armure. Ils étaient invincibles.

Le combat dura toute la journée, sans relâche. On ne comptait plus les combattants passés à trépas. On ne comptait d'ailleurs plus sur rien ni sur personne. En fin d'après-midi, l'armée maure commença à battre en retraite. La première bataille était sur le point d'être

remportée. C'est alors que Nadare vit un cheval plein de rage se lancer à la poursuite de l'ennemi en fuite. Il était couvert de sang. Il galopait au hasard, comme fou, ruant et faisant des virages abrupts. Ses brides n'étaient plus tenues par personne. Il avait perdu son cavalier. Alvaro était tombé.

Le combat avait cessé. Les soldats étaient redevenus hommes. Abîmés dans leur corps, déchirés dans leur âme. Les plus valides retournaient les dépouilles, espérant trouver des compagnons encore vivants pour les ramener au château.

– Cherchez le prince, hurlait Nadare. Le prince Alvaro est à terre ! Cherchez Alvaro !

Puis un bras tremblant sortit des décombres. Nadare se précipita et prit son ami dans ses bras. Son visage était paisible, comme reposé. Il souriait de ce sourire triste que Nadare lui avait toujours connu. Il ne semblait pas souffrir malgré le trou rouge et béant sous sa cuirasse déchirée. Sa vie fuyait doucement par son ventre.

– Alvaro... Ça va aller. Nous allons te soigner.

– Il m'a eu... ce Maure. Tu sais, il était fort... tellement fort.

Le prince ferma les yeux et toussota du sang noir.

– Je sais... Tu t'es bien battu mon frère. Ne parle pas.

Le soleil, accablé, tombait doucement du haut du ciel. Le silence était revenu sur terre. Le chevalier serra un peu plus fort son ami.

– Mais tu pleures ! Toi le grand Nadare, le chevalier sans peur et sans pitié, tu sais pleurer ? plaisanta le prince.

– Ne me laisse pas Alvaro... Pas maintenant.

Le prince ferma les yeux, rassemblant ses dernières forces.

– Ma vie aura été si brève, si monotone, si pauvre de joie, si futile... Pourtant, elle valait d'être vécue pour les dix nuits que j'ai passées avec ma bien-aimée, Andréa, la fille mystérieuse de la montagne, la *bija de la burja*. J'aurais tellement voulu la revoir juste une dernière fois pour...

Le prince toussa à nouveau. Nadare voyait le sang ruisseler entre ses doigts.

– Chut, tais-toi... et garde espoir, dit-il.

Puis il releva la tête et s'écria :

– Soldats ! Par tous les saints, venez m'aider à porter le prince !

– Laisse Nadare... Je vais mourir. Je le sens et tu le sais. Tu diras à Andréa que je l'aime et que je l'ai toujours aimée.

Nadare regarda au loin. Le soleil n'était alors plus qu'un fil orange qui surlignait l'horizon. La lumière était belle. L'air était doux.

– Tu vas lui dire toi-même, murmura-t-il.

Puis il enleva son heaume, découvrant l'ensemble de son visage. Le soleil disparut complètement, absorbé par la terre. Alvaro regardait Nadare droit dans les yeux et ces yeux-là, enfin il les reconnut. Son visage si carré et masculin

changea peu à peu, comme modelé par les lueurs du crépuscule. Son menton s'affina, ses pommettes se rehaussèrent, sa bouche sèche devint charnue et de longs cheveux bouclés tombèrent en cascade tout autour de ce beau visage. C'était le temps de la nuit, Nadare devait laisser place à Andréa.

Alvaro, à demi conscient, observait cette magnifique transformation en silence. Il leva sa main pour la poser sur la peau douce de cette femme nouvelle. Aucune question ne lui vint à l'esprit car il avait déjà toutes les réponses. La disparition d'Andréa suivie de l'arrivée surprise de ce nouvel élève à l'école de chevalerie, arborant un blason que personne ne connaissait... Il était si mystérieux, tellement charismatique, fort et brillant. Tous louaient son sérieux. Pas une fois on ne le vit traîner le soir avec les autres jeunes chevaliers... Tout devenait l'évidence même. Il avait passé son temps à chercher une personne qui n'avait jamais disparu et qui avait toujours été là.

Andréa quant à elle aurait voulu se justifier mais il était trop tard désormais. Elle bouillonait de mots, d'explications. C'était inutile. Les gens qui s'aiment de cet amour-là n'ont pas besoin de se parler pour se comprendre. Alvaro eut un léger rire. Il se redressa pour approcher de son aimée et chuchota quelques mots à son oreille. Andréa sourit à son tour. Ils étaient enfin réunis. La lumière déclina encore jusqu'à s'évanouir. Seuls, enveloppés d'obscurité, ils se serrèrent l'un contre l'autre. Seuls et amoureux. C'était l'éternité qui s'ouvrait devant eux. Et Alvaro attendit qu'il fasse complètement nuit. Il attendit de ne plus pouvoir voir le visage de son amour. Il attendit le noir... pour mourir.



– Mais ce n'est pas vrai ! rouspéta la petite. Elles sont toujours horribles tes histoires, papé ! À chaque fois, je me fais avoir.

– Que veux-tu, la vie est ainsi faite. Tout ne peut pas toujours aller pour le mieux.

– Je n'écoute plus. C'est fini ! dit-elle fâchée en retournant vers la mule.

– Bien, n'en parlons plus. C'est l'heure de repartir de toute façon.

Le vieux meunier réinstalla la cargaison de farine sur le dos de l'animal et ils reprisent le chemin du village sans un mot. Devant, la fille marchait les bras légèrement écartés, signe de son mécontentement. Bientôt, elle ralentit le pas, se laissant rattraper par le convoi.

– Elle ne finit pas comme ça cette histoire, vu qu'on n'a toujours pas entendu parler de l'ermite.

– C'est vrai, répondit le grand-père.

– Dis donc, l'ermite ce ne serait pas Nadare par hasard ? Ou Andréa... enfin je me comprends.

– Pas du tout, l'ermite c'est un autre personnage dont on n'a pas encore parlé.

Le grand-père se tut et frappa légèrement sur la croupe de l'âne pour le faire avancer.

– Ah ! c'est bon papé, bougonna la fille vaincue... Finis-la ton histoire, je t'écoute.

– Tu es certaine ? Car la suite n'est pas beaucoup plus joyeuse.

– Bah, je ne vois pas comment on pourrait faire plus sinistre.

Et c'est ainsi que le vieux meunier put terminer son histoire fort triste mais dont tout un chacun aurait voulu connaître la fin.

Dès le lendemain, dans la plaine, les batailles reprisent, mais il n'y avait plus de chef pour mener les combats. L'un était mort, l'autre s'était volatilisé. Le château fut très vite assiégié et dut rendre les armes face aux Arabo-Barbères qui petit à petit occupèrent toute la région du sud de l'Espagne que l'on nomma Al-Andalus pendant près de huit cents ans.

Andréa était partie sur-le-champ. Elle chevaucha toute la nuit et au petit matin, c'est Nadare qui continua la route. Enfin, apparut au loin un château en ruine posé au milieu de collines desséchées. Il était comme il l'imaginait. Il avait dû être grandiose et imposant mais aujourd'hui, ce n'était plus qu'un ramassis de cailloux. Pourtant, cela restait pour lui le château de sa famille. Sa vieille nourrice aimait raconter, le soir, juste au moment de sa transformation, qu'un jour son destin l'emmènerait aux sources de son enfance et que c'est là que l'attendrait certainement la grande fée, marraine de toutes les marraines. Et ce moment serait le plus important de sa vie. Le petit garçon posait toujours la même question :

– Mais comment saurai-je que ce jour est arrivé ?

La vieille attendait un peu, regardant avec amour cet enfant, et elle répondait à la petite fille en souriant :

– Qui peut savoir ce genre de choses ? Sûrement pas moi.

Nadare pénétra dans la salle du trône. Il ne restait là que poussière et vagues souvenirs. Il n'attendit pas longtemps avant de voir apparaître une femme magnifique flottant dans l'air. La marraine observa Nadare sans dire un mot et tourna autour de lui comme pour déceler la femme qui se cachait à l'intérieur. Elle vit surtout la souffrance dans ses yeux encore rougis par les larmes.

– Qu'as-tu donc choisi pour vivre pleinement ta vie ? demanda-t-elle sans détour. Homme ou femme ?

– La séparation de mon être est la source de tous mes malheurs, grande marraine. Mon corps a toujours été scindé et aujourd'hui, c'est mon cœur qui est définitivement brisé. Je souhaite redevenir ce que je fus à ma naissance. Ni complètement homme, ni parfaitement femme, mais un être complet. Je souhaite être moi-même totalement et tout le temps.

– Soit, dit la marraine qui cachait mal son enthousiasme. Alors je vais te rendre avec plaisir ta vraie nature.

D'un coup de baguette magique, la grande fée ôta le sort qu'elle avait jeté, à contrecœur, vingt ans auparavant. Et ce fut tout à fait incroyable. Une fois la fumée blanche dissipée, l'être qui apparut n'était pas un grossier mélange du chevalier et de la fille de la montagne mais un être androgyne complètement différent. C'était aussi soudain que lorsque l'on mélange du bleu et du jaune et qu'apparaît le vert. Cette personne était d'une beauté et d'une prestance à couper le souffle, rayonnant d'une aura quasi céleste. La fée, d'un autre coup de

baguette, fit apparaître un grand miroir. Ce nouvel être se contempla longuement puis esquissa un sourire. Car si ielle ne s'était jamais vu.e, aussitôt ielle se reconnut.

– Bonjour Andréa, dit la marraine avec bienveillance. Dis-moi, que comptes-tu faire de cette seconde naissance ?

– Rien, marraine. Juste vivre sans joie ni peine, puis vieillir... puis mourir, dit ielle.

– Quel dommage ! Si peu d'ambition dans un être si exceptionnel. Fais-moi plaisir et prends ceci.

La marraine lui tendit une grosse clé qui semblait être en ivoire.

– Si tu changes d'avis, reprit-elle, ouvre la porte. Celle-ci te donnera accès au plus grand des royaumes. Mais réfléchis bien car accepter, c'est consentir à de nombreux sacrifices.

– Quel est donc ce royaume si étonnant ?

– C'est bien évidemment le royaume de la mort, répondit la marraine en riant. Quelle question !

Andréa resta un instant interdit.e.

– Mais pourquoi moi ?

– Parce que tu es le Tout. Que tu jouis désormais de l'entièvre connaissance des sentiments humains. Seule une personne de ton genre peut accéder à cet honneur.

– Mais qui seront mes sujets ? demanda Andréa. Et comment régner sur un royaume pareil ?

La grande fée s'approcha d'une des fenêtres du château, à demi écroulée, désigna l'horizon et dit :

– Tes sujets se trouvent là, partout autour de toi. Ils sont l'étendue du vivant. Va ! Sillonne la Terre et travaille dur, sans relâche. Fais ta noble et terrible besogne avec joie et sans remords car donner la mort n'est pas ôter la vie. Donner la mort, c'est faire place pour que la vie se transforme et que tout puisse continuer. Tu iras à petits pas au chevet des très vieilles personnes, tu ramasseras les maladroits au pied des échelles, tu patienteras derrière les arbres lors des duels, tu verras se balancer les désespérés au bout de leur corde, tu traverseras les guerres, les famines et les épidémies. Ainsi, tu souffleras les existences comme on souffle les flammes vacillantes d'un chandelier. Tu arrêteras les cœurs en les serrant dans ta main, tu empoisonneras les sangs juste avec un baiser, tu donneras les coups de grâce, tu agiteras ton couperet définitif et les gens mourront. Des anonymes, des pauvres et des rois, de mauvaises personnes mais des gens bien aussi, des enfants et leurs parents, des frères, des sœurs, des amis... C'est ainsi que la Mort fait son office, sans jugement, sans haine, sans pitié et sans état d'âme. C'est ainsi qu'elle fait perdurer ce qu'est la vie.

– Et où se trouve cette porte ? demanda Andréa.

– Nulle part. Quand tu seras prêt.e, tiens la clé juste devant toi et tourne-la.

Andréa prit la clé ; elle était glacée et composée de milliers de petits morceaux d'os. Ielle la fit rouler entre ses doigts et dit :

– Plus rien ne me lie à ce monde. Je n'ai plus

de demeure où rentrer, plus d'endroit où trouver la chaleur d'un foyer. Je suis sans famille et sans ami et je viens de perdre mon seul amour alors j'accepte votre proposition, marraine.

Andréa tourna la clé. Une porte s'ouvrit dans le vide et un courant d'air froid souffla entre ses jambes, laissant filer une ombre.

– Tu viens de libérer de ses obligations la personne qui officiait avant toi, s'amusa la grande fée. Passe la porte, n'aie pas peur. Tu trouveras de l'autre côté une grande pèlerine à capuche qui te rendra invisible aux yeux des bien portants mais visible pour tous ceux qui vont trépasser. Tu trouveras aussi une grande faux pour couper les fils de la vie. L'idée est de moi. Ce n'est pas l'outil le plus pratique, j'en conviens, mais j'aime bien les effets un peu grandioses. Après tout, il faut marquer son auditoire et on ne meurt qu'une fois ! Allez, va Andréa, va accomplir ta mission. Je sais d'avance que tu seras une très bonne Mort.

Andréa franchit la porte qui se referma aussitôt et ce fut le silence. Mais sa décision avait été prise un peu vite car sans le savoir, ielle ne fut pas seul.e à passer de l'autre côté. En son sein grandissait un enfant. Et cet enfant était celui d'Alvaro. La Mort commença son office, survolant le monde. Elle était partout à la fois, fauchant à tour de bras, et son ventre grossissait petit à petit. Le bébé se développa comme il put dans ce corps hors norme et dans ce monde sans lumière. Mais il réussit tout de même à se faire une place et à naître. Ce fut un jour bien étrange que celui où la Mort donna la vie. Pendant une semaine entière, elle resta immobile, son bébé serré tout contre elle, sentant la

chaleur de ce petit cœur qui battait si vite. Et durant tout ce temps, plus personne ne mourut sur Terre. Ne pouvant s'occuper de son enfant, la Mort choisit de le confier à un simple berger. Celui-ci s'apprêtait à se jeter dans le vide, du haut de la montagne, lorsqu'il entendit une voix à son oreille :

– Ne saute pas, berger ! Reste parmi les vivants, j'ai besoin de toi.

– Qui êtes-vous ? demanda l'homme ahuri.

– Je suis la Mort. Il y a un instant encore, je t'attendais tranquillement au pied de la falaise, là où ton corps allait se disloquer. Mais j'ai changé d'avis et c'est moi qui viens à ta rencontre.

– Vous m'avez pris ma femme et mon bébé, dit le berger en colère. J'ai tout perdu.

– Je sais. Cet accouchement était terrible. Il ne pouvait en être autrement. Cependant, j'ai décidé que pour toi, ce n'était pas encore l'heure.

– Que me voulez-vous ?

Andréa posa le bébé dans les bras du berger qui resta sans voix.

– Je t'ai pris un enfant, je te donne un enfant. C'est mon fils. Aime-le comme s'il était le tien et ne lui révèle jamais ses origines. Je ne reviendrai plus jamais vous voir... sauf, bien sûr, le moment venu.

Ce bébé tout rose était si vivant... Le berger comprit qu'une chance comme celle-ci ne se représenterait pas.

– Quel est son nom ? demanda-t-il en relevant la tête.

Mais la Mort n'était déjà plus là. Elle avait tant de travail à rattraper.

L'enfant grandit dans la montagne, heureux au milieu des brebis, aimé et choyé par son père adoptif. Quand, le soir, à la veillée, il réclamait sa mère, le berger lui parlait de sa propre femme défunte pour mieux faire vivre son souvenir. Le garçon devint un fort beau jeune homme et lorsqu'il descendait vendre ses fromages au village, les gens disaient de lui qu'avec son regard si clair, il ressemblait trait pour trait à un certain prince mort au combat durant la guerre contre les Berbères.

– *Et cet enfant, c'est lui l'ermite ? demanda la petite.*

– *Exactement ! Bien sûr, aujourd'hui, il est très très vieux. Une fois, une femme m'a même affirmé que la grand-mère de sa grand-mère l'avait connu et qu'il vivrait dans un endroit secret, là où les lacs se mélangent avec le ciel.*

– *Et pourquoi ne peut-il pas mourir ce vieil ermite ?*

On raconte que tous les soirs, la Mort vient frapper à sa porte pour l'emporter mais à chaque fois, voyant les yeux bleus du vieillard, elle ne peut se résoudre à couper le fil de sa vie avec sa grande fausse. Elle fait demi-tour et remet sa tâche au lendemain.

– Tu crois qu'elle reconnaît son enfant ?

Je pense plutôt que la Mort voit dans ce regard bleu azur son seul et unique amour, le prince Alvaro. Pour moi, elle n'a pas le courage de le voir mourir une seconde fois.

Le soleil se couchait derrière la montagne quand un cri lointain résonna à nouveau.

– Écoute ! s'écria la petite. Tu as entendu ça, papé ?

– Et voilà, conclut le grand-père. Encore une fois, la Mort n'a pas voulu prendre la vie du vieil ermite et maintenant il gémit et supplie pour qu'elle l'emporte. Mais rien n'y fera. La Mort reviendra demain et le jour d'après...

– Ça ne finira donc jamais ?

– Sache, petite fille, que personne ne peut tuer le véritable amour. Personne... pas même la Mort.

Et c'est sur cette phrase que le meunier acheva l'histoire du vieil ermite qui ne pouvait pas mourir. La mule trottait sur le chemin. En bas, le village apparut enfin, dévoilant ses premières toitures. La fillette regardait en silence la nuit tomber sur la sierra... et le grand-père regardait sa petite-fille en souriant.

Les GENTILLES PRINCESSES seront-elles de méchantes REINES ?

La réponse à cette question se trouve dans le volume 1 qui s'intitule :

*LES MÉCHANTES REINES
ÉTAIENT-ELLES
DE GENTILLES PRINCESSES ?*

Collection
En queue-de-poisson :

Du même auteur

Ogrus

Histoires à digérer

de Grégoire Kocjan

illustré par Pauline Comis

Les méchantes reines étaient-elles de gentilles princesses ?

de Grégoire Kocjan

illustré par Léo Méar

Autres titres

Le Génie de l'aubergine et autres contes loufoques

de Pierre Cormon

illustré par Claire Gourdin

Les Mémoires de Satan Nouveaux contes loufoques

de Pierre Cormon

illustré par Claire Gourdin

Le Zutécrotte & autres monstres des cités haché-laines

de Philippe Barbeau

illustré par Émilie Harel

Dans l'oreille du géant

de Roland Nadaus

illustré par Clotilde Perrin

Les Moutons écossais ne cassent pas des briques

de Philippe Fournier & Owen Dowling

illustré par Tatjana Mai-Wyss

Les Celtes ne mettent pas de chaussettes le dimanche

de Philippe Fournier

& Sébastien Heurtel

illustré par Nicolas Duffaut

Neandertal (et des poussières)

de Yann Fastier

illustré par Morvandiau

Le Fennec le plus menteur du monde

de Richard Petitsigne

illustré par Benoît Perroud

Les Contes barrés du supermarché

de Richard Petitsigne

illustré par Justine Duhé

L'atelier du poisson soluble

26, rue Raphaël

43000 Le Puy-en-Velay

www.poissonsoluble.com

Impression-reliure :

PB Tisk (République tchèque)

Diffusion/distribution : Les Belles Lettres

Corrections : Anne-Fleur Drillon

ISBN : 978-2-35871-148-7

Dépôt légal : février 2020

Ouvrage publié avec le soutien financier
du conseil régional Auvergne-Rhône-Alpes

Les GENTILLES PRINCESSES seront-elles de méchantes REINES ?



9 782358 711487 14 €

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

COLLECTION EN QUEUE - DE - POISSON

- Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

Et la sœur Anne répondait :

- Je ne vois que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie.
- N'as-tu donc rien de bon à m'annoncer ?
- Si, Grégoire Kocjan a écrit de nouvelles histoires de princesses !

Après le très remarqué *Les méchantes reines étaient-elles de gentilles princesses ?*, l'auteur revient enfin pour une seconde couche de rose et de noir. Toujours avec cet humour féroce, désormais marque de fabrique, il continue à dépeindre notre société, nous parle de liberté, d'amour et d'égalité. Nos préjugés n'ont qu'à bien se tenir car encore une fois, ils risquent d'être bien bousculés !